



# Les Anarchistes

Un film d'Elie Wajeman

Écrit par Elie Wajeman et Gaëlle Macé

Version Tournage

du 10/12/2014

« La révolte permanente par la parole, par l'écrit, par le poignard, le fusil, la dynamite (...) Tout est bon pour nous qui n'est pas la légalité. »  
Pierre Koprotkine dans *Le révolté*, Décembre 1880

## 1 - APPARTEMENT MARIE-LOUISE – CHAMBRE ENTRETIEN – INT/JOUR

Paris, à la fin du 19ème siècle.

Des plans de la ville grise et bleue se succèdent.

Une main fine posée sur un accoudoir. Les ongles sont rongés.

En plan large, on découvre une jeune femme, **Judith** (27) assise dans un fauteuil en velours vert. Elle a les cheveux châains, de grands yeux noirs, un air de chat sauvage. Derrière elle, une fenêtre laisse deviner les toits de Paris :

JUDITH

Je me souviens de la pluie et des orages énormes qu'il y avait près de chez nous certains jours. Et quand le soleil réapparaissait, on partait sur les chemins mon frère et moi avec une voisine un peu plus âgée que nous. Je devais avoir douze ans. Et c'est là qu'elle nous faisait classe. En pleine nature. Elle nous expliquait les plantes, le vent, les astres et l'algèbre. Je lui posais des questions et je sentais son plaisir à répondre, à expliquer, à apprendre. Et plus tard, quand je suis montée à Paris, j'ai su que c'était ce que je voulais faire. Donner classe. Mais avec cette liberté qu'elle avait, cette candeur.

MARIE-LOUISE

Et à Paris, qu'est-ce que t'as fait ?

JUDITH

J'ai travaillé dans un atelier de couture pour gagner de l'argent parce que institutrice, il faut un petit pactole pour commencer et je l'avais pas ce pactole. C'est là que j'ai vraiment vu ce que c'était que l'exploitation. J'ai vu la douleur des filles. Les mains en sang. Les doigts tranchés. Les contremaitres dégueulasses qui te pincet les hanches. Les patrons qui nous regardaient pas. La petite fille naïve que j'avais été disparaissait à vue d'œil. C'était triste. Et la rage est montée en moi. Une rage qui prenait tout mon corps, que je pouvais pas contrôler. C'est à ce moment là que je me suis rapprochée de mon frère et d'Elisée. Ils habitaient une petite chambre rue Championnet. Des gens passaient. Ca parlait, ça se disputait, ça faisait l'amour. En les entendant, je retrouvais une joie de mon enfance, les ballades après la pluie. Des moments où tu te

dis que quelque chose d'heureux est possible... non pas possible obligatoire (un temps). Et puis mon frère est mort. Et... Et je suis là maintenant chez toi, avec Elisée.

Un court silence, Judith sourit :

JUDITH

Tu vois c'est pas très gai.

MARIE-LOUISE

Et pourquoi t'es devenue anarchiste ?

Un temps.

JUDITH

On pourrait croire que c'est par colère, mais c'est l'amour ; oui l'idée de l'amour qui m'a fait devenir anarchiste.

... / ...

Puis, Marie-Louise est devant Judith, toujours assise. Elle tient un appareil photo portable Kodak dans les mains et s'approche du visage de Judith.

MARIE-LOUISE

Non ne me regarde pas.

Judith détourne les yeux vers la gauche. Entre dans ses pensées. Marie-Louise se penche sur le miroir au-dessus du boîtier puis appuie sur le déclencheur.

## **2 - GÉNÉRIQUE**

Des photos de Paris à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle : rues, places, marchés, circulations, visages d'enfants, de bourgeois, de midinettes.

Puis des portraits anthropomorphiques d'anarchistes : hommes, femmes, vieux et jeunes, certains en habits d'ouvriers, d'autres plus élégants, casquettes, barbes ou moustaches imposantes, regards noirs, sévères, tristes aussi. Le générique s'inscrit sur ces photos.

### **3 - PREFECTURE DE POLICE - ANTICHAMBRE - EXT/ JOUR**

Jean est assis sur un banc, dans une allée extérieure de la préfecture.

Un policier s'approche de lui.

POLICIER

Jean Albertini ? Suivez-moi.

### **4 - PREFECTURE DE POLICE - BUREAU - INT/ JOUR**

Le visage de Jean en gros plan : il a de grands yeux qui tombent, un nez un peu fort, les cheveux courts, une beauté presque classique. Il porte la tenue des gardiens de la paix. Il est tendu comme un arc.

Devant lui **Gaspard** (47) un homme imposant au regard dur. Une fenêtre derrière eux laisse passer beaucoup de lumière. Jean le voit en contre-jour.

GASPARD

Pourquoi n'êtes-vous que gardien de la paix ?

JEAN

Je ne comprends pas la question monsieur.

GASPARD

Vous écrivez bien. Vous auriez pu passer le concours d'inspecteur.

JEAN

Il fallait que je mange. J'avais pas le temps pour les concours.

GASPARD

Et vous avez appris à écrire où comme ça ?

JEAN

A l'orphelinat.

GASPARD

Vous avez dû avoir un bon professeur...

JEAN  
Le meilleur monsieur. Victor Hugo.

GASPARD  
Vous aimez les livres ?

JEAN  
Beaucoup.

GASPARD  
Quelles sont vos opinions politiques ?

Un minuscule temps.

JEAN  
J'en ai pas monsieur.

GASPARD  
Ca n'existe pas quand on aime la littérature. Vous avez bien un idéal ?

JEAN  
Non monsieur...

GASPARD  
Alors pourquoi vous êtes rentré dans la police ?

JEAN  
Pour la retraite. C'est une des meilleures que l'Etat propose.

Jean sourit. Un sourire dur.

GASPARD  
Vous avez connu votre père ?

JEAN  
Pas vraiment...

GASPARD  
Vous savez pas qu'il était communard ? On a un dossier sur lui.

JEAN  
Non je ne savais pas.

Jean est dérouté mais ne le montre pas.

GASPARD  
Et votre mère ?

JEAN  
Quoi ma mère ?

GASPARD  
Elle est morte ?

JEAN  
Oui...

GASPARD  
Ca a du être dur.

JEAN  
Bien sûr que c'était dur.

GASPARD  
Pas d'autre famille ?

JEAN  
Non.

GASPARD  
Une amie ? Une fiancée ?

JEAN  
Non...

GASPARD  
Si vous disparaissiez demain qui s'en souciera ?

JEAN  
Ma logeuse, je lui dois deux mois de loyer.

Un temps.

GASPARD

Vous allez travailler pour nous.

JEAN

Quel travail ?

GASPARD

Entrer dans un groupe anarchiste.

JEAN

Je n'ai rien à voir avec les anarchistes.

GASPARD

Nous le savons.

JEAN

Alors pourquoi moi ?

GASPARD

Vous nous plaisez... Et avec votre tête de bohémien, personne ne se posera de question.

Gaspard montre deux photos anthropométriques à Jean. La première montre un garçon de vingt-cinq ans, les cheveux courts, les yeux bleu azur, la peau blanche. Il y a écrit dessous, **Elisée Mayer**.

GASPARD

C'est lui que vous devez approcher. Elisée Mayer. Connue de nos services pour propagande anarchiste. Il va d'usines en usines foutre le bordel et ça commence à inquiéter les patrons. Récemment il a fait deux voyages : un à Bruxelles et l'autre à Londres. On craint qu'il rencontre des anarchistes étrangers, plus radicaux.

JEAN

Qu'est-ce que je dois faire ?

GASPARD

Faites vous engagez dans l'usine où il travaille, approchez le et devenez son ami, son confident. Vous avez une bonhomie évidente, faites en usage.

Gaspard lui donne un papier.

GASPARD

Vous déménagez à cette adresse. On s'y retrouvera de temps en temps. Je vous ferai livrer des livres et des journaux anarchistes. Apprenez leur propagande mais juste assez pour avoir l'air d'un novice.

JEAN

Je vais gagner de l'argent ?

GASPARD

Oui... Et vous aurez de l'avancement si vous réussissez. Ca vous va ?

Jean le regarde et acquiesce.

GASPARD

Montrez-moi vos mains.

Jean hésite mais les lui montre.

GASPARD

Elles sont trop blanches pour un ouvrier. Salissez-les, blessez-les même.

## **5. IMMEUBLE BOURGEOIS – INT/JOUR**

Quelques jours ont passé.

Jean dans un escalier de service frappe à une porte.

Dans l'escalier, deux bonnes sont en train de boire un coup à une fenêtre.

Au bout de quelques secondes une bonne vient lui ouvrir. Quand elle reconnaît Jean, elle esquisse un minuscule sourire.

JEAN

Je veux parler à Martha.

BONNE

Elle peut pas là. On va servir le déjeuner.

JEAN

Je serai pas long. Allez vite !

Jean patiente à peine. Martha, une autre bonne au visage lunaire, s'approche. Elle est menue, mal nourrie, mais vive. Elle est pressée, elle ne veut pas être surprise par les patrons :

MARTHA

Qu'est-ce que tu fais là ? On avait dit qu'on se retrouvait ce soir à minuit.

JEAN

Justement... Je... Je viendrai pas ce soir, je viendrai plus jamais, je m'en vais.

MARTHA

Comment ça tu t'en vas ? Tu pars en voyage ? J'ai pas le temps, là. Qu'est-ce qui se passe ?

JEAN

Je disparaiss, je peux rien te dire.

MARTHA

Tu me quittes ?

JEAN

... Oui...

MARTHA

C'est dégueulasse de venir me dire ça maintenant, juste avant le service, je peux même pas te faire de scène.

JEAN

De toutes les façons qu'est-ce qu'on aurait fait tous les deux à part vivre comme des misérables ?

MARTHA

(le coupant) Ça va j'ai compris... T'es atroce.

JEAN

Non. Tu ferais pareil. On me propose quelque chose que je peux pas refuser. Je vais devenir un homme nouveau, fallait que je te le dise.

MARTHA  
Pour avoir bonne conscience ?

Jean ne répond rien.

MARTHA  
Et j'imagine que quand tu seras un homme nouveau, tu viendras pas me chercher ?

JEAN  
Je pense pas...

MARTHA  
Salaud. Je vais encore pleurer dans la soupe, ça va pas plaire à madame.

Il lui donne un paquet qu'il tenait dans ses mains.

JEAN  
Tiens c'est un livre. Un livre que j'aime bien.

MARTHA  
Tu me quittes et tu me donnes un livre ?

JEAN  
Bah oui. J'ai que ça...

MARTHA  
Tu sais ce que j'en fais de ton livre ?

Elle le jette dans l'escalier. Les deux bonnes qui buvaient un verre se marrent.

Jean va ramasser le livre et revient devant Martha. Au même moment, on l'appelle : « Martha ! ». Elle se retourne.

JEAN  
(ironique) Les bourgeois veulent leur soupe ?

MARTHA  
Toujours plus de soupe.

JEAN

Je suis désolé, Martha.

MARTHA

Non t'es pas désolé. Allez pars. Tu finiras mal !

Elle lui prend le livre des mains et ferme la porte.

## **6. PLANQUE JEAN – INT / JOUR**

Une chambre d'un hôtel miteux. Il y a un lit, un bureau, des murs à la peinture défraîchie. Deux fenêtres. Une vue sur les toits. La valise de Jean, à moitié ouverte, qu'on aperçoit dans un coin.

Le visage de Jean tendu. De la littérature anarchiste au sol. Quelques journaux sur une table.

Il sort une photo d'une femme, sa mère, qu'il met sur son bureau, contre le mur. Puis la reproduction d'une vierge. Le reflet de son visage. Un temps.

.../...

Jean est maintenant devant un miroir et fait des grimaces qui sont censées le faire devenir plus inquiétant, plus anarchiste.

Il se met les mains sur les joues pour voir à quoi il ressemblerait sans barbe.

Enfin son regard tombe sur ses mains, effectivement délicates. Il les regarde un temps.

Noir.

## **7. CLOUTERIE – INT / JOUR**

Des mains en gros plan.

La caméra passe de mains en mains, enflées, rougeâtres, puissantes, enfin des mains plus fines mais meurtries. On remonte sur un visage pour découvrir Jean : il est dans une file d'attente où plusieurs hommes patientent devant un bureau.

Ils viennent se faire embaucher dans une usine à clous. Des visages fatigués, des corps usés, prématurément vieilliss. Parmi eux, Jean ne dénote pas, mêmes vêtements costauds, même allure.

CONTREMAITRE

Le salaire est de 4 francs jour. Tu commences à 6H00, tu finis à 17 et t'as le droit à une pause d'une heure. Au moindre retard, t'as une retenue sur ta paye. Ça te va ?

Un temps.

JEAN

C'est bien oui...

CONTREMAITRE

T'as ramené tes habits de travail ?

JEAN

C'est ça mes habits...

Un temps. Le contremaître le regarde :

CONTREMAITRE

Tu signes là alors. Si tu sais pas écrire, tu fais une croix.

Il lui présente un registre et un stylo.

CONTREMAITRE

Et arrive sobre.

Jean signe. La caméra reste sur la signature.

## **8. CLOUTERIE – INT / JOUR**

Des machines qui tournent. Des fours qui chauffent. Un bruit assourdissant. Les enfers sur terre. Une allée profonde. Des hommes en sueurs huilent des machines à perte de vue.

Jean est parmi eux. Il passe entre les allées avec un chariot et récupère de lourdes caisses en métal pleines de clous. Il jette des coups d'œil aux autres hommes. Les visages, les regards, les gestes, tout paraît flou.

Il repère Elisée Mayer, accompagné d'un garçon un peu rond, à la bonhomie évidente, **BISCUIT** qui travaille vite et bien. Et d'un autre garçon robuste et teigneux : **EUGENE**.

Arrivé à hauteur de Biscuit, Jean laisse échapper sa caisse des mains. Tous les clous tombent par terre.

Biscuit s'approche de Jean et l'aide à remettre les clous dans la caisse. Ils ont tous les deux les mains dans les piquants. Biscuit lui parle et sourit.

**BISCUIT**

T'inquiète pas. Ca nous est tous arrivé.

**JEAN**

Quelle saloperie ces trucs.

**BISCUIT**

Ca pique au début mais après tu verras, on commence à les aimer. T'en retrouves dans tes poches, tes chaussures, t'en ramènes même jusque dans ton lit.

Le contremaître s'approche d'eux :

**CONTREMAITRE**

Qu'est-ce que tu fous Biscuit ? Tu retournes à ton poste.

**BISCUIT**

J'aide un camarade...

**CONTREMAITRE**

Tu l'aideras plus tard, quand la journée sera finie, là faut que tu travailles. (A Jean) Et toi, dépêche toi de ramasser ça.

## **9. CLOUTERIE - AUTRE PARTIE DE L'USINE – INT / JOUR**

Dans une autre partie de l'usine. Biscuit et Jean rangent des clous disposés devant eux.

**BISCUIT**

Il y a deux nuits, j'ai rencontré une fille au bal, rue de Bagnolet. Je la drague, ça marche, on rentre chez elle, il devait être quoi... Deux heures... On boit encore, on couche

ensemble, et on s'endort. Au petit matin, je me réveille en sueur. J'ouvre les yeux et là je vois les rideaux en flammes et même le matelas du lit en train de fumer ! Le matelas où on dormait ! Je me lève et je prends une bassine pleine d'eau. Je la jette sur les flammes mais ça empire. Je réveille la fille mais, elle ouvre pas les yeux. Je la secoue, elle ouvre toujours pas les yeux, rien. Les flammes montent vachement. Je sais plus quoi faire. Tout le plafond est noir. Je la regarde encore une fois et là je me dis que si on s'en sort, je la quitterai plus jamais. Qu'on sera lié à la vie à la mort. Finalement, elle se réveille. On est sorti dans le couloir à moitié à poil...

JEAN

Et cette fille tu l'as revue ?

BISCUIT

Non... Mais c'était quand même un beau début d'histoire d'amour. Bah ouais, faut que ça brûle entre un mec et une fille, c'est tout. Faut toujours tomber amoureux, c'est le seul truc qui vaut la peine d'être vécu.

JEAN

Le feu ce matin, d'où il venait ?

BISCUIT

De ma bouteille de rhum ! Ou de ma queue peut-être. C'est un vrai dragon, elle crache des flammes quand elle s'excite... Pourquoi ? T'aimes le feu ?

JEAN

Y'a quelques trucs à quoi je foutrais bien le feu, ouais.

Une cloche indique la fin du travail. Elisée vient vers Jean et Biscuit, accompagné d'Eugène. Il reste un peu en retrait. Eugène s'adresse à Biscuit sans un regard pour Jean.

EUGENE

On y va Biscuit ?

BISCUIT

A demain.

## **10. PLANQUE JEAN – INT / AUBE**

Jean est dans sa chambre. Il écrit sur un petit bureau et lève parfois les yeux vers la lucarne qui donne sur le ciel.

### **VOIX JEAN**

Le 12 Septembre 1899. Depuis une semaine à la clouterie, j'observe Elisée Mayer qui travaille dans la même allée que moi. J'ai approché le dit Biscuit. J'ignore son vrai nom. Il est large d'épaule, de pieds et de mains. Ses cheveux sont fins et d'un châtain assez clair. Il est très bonhomme et un peu vulgaire et je pense qu'il me permettra d'établir un contact avec Mayer qui est plus méfiant.

Aux murs, des phrases écrites en gros : « Ce n'est que par l'audace ennemie de toute règle et de toute discipline que l'État peut être vaincu. » et « L'Homme n'a tué Dieu que pour devenir le seul Dieu qui règne dans les cieux. ».

Des livres sont par terre tels que : *Dieu et l'Etat* de Bakounine, *L'Anarchie* d'Elisée Reclus, *La philosophie de la misère* de Proudhon.

Jean repose le crayon, ferme ses yeux qui le piquent et s'endort sur le bureau.

## **11 A. CLOUTERIE - INT / JOUR**

Des plans de Jean qui travaille dans la clouterie. Il met de l'huile dans les rouages des machines. Ses gestes sont plus surs.

Derrière : Mayer et les autres.

## **11 B. CLOUTERIE - COUR – EXT / JOUR**

Jean est maintenant dans un coin de la cour en train de manger du pain avec de la saucisse sèche.

À côté de lui des adolescents sont en train de dormir. Un des jeunes types de douze ans à peine vient prendre une cigarette à Jean. Il part.

Biscuit qui l'a vu, traverse la cour et se rapproche de Jean. Ses yeux dévorent la belle saucisse.

JEAN  
T'en veux ?

BISCUIT  
Ça a l'air bon. J'ai rien bouffé depuis hier.

Jean coupe la moitié de son pain et de son saucisson. Biscuit s'en saisit, l'œil étincelant. Et l'engouffre dans sa grande bouche.

BISCUIT  
Je pourrai manger jusqu'à en mourir je crois. Surtout du saucisson.

JEAN  
T'es le premier type que je rencontre prêt à mourir pour du saucisson.

BISCUIT  
Non moi j'en connais plein.

Il finit de mâcher.

BISCUIT  
Viens, je vais te présenter mes copains. Eux aussi ils ont faim.

Ils se lèvent et vont vers Elisée et Eugène qui sont dans un coin de la cour. Elisée a une fiole à la main.

BISCUIT  
C'est Jean le nouveau dont je vous parlais. Elisée. Eugène.

Elisée jette un regard tranchant vers Jean.

BISCUIT  
C'est un bon gars. Lui aussi il veut faire la peau à « gueule qui pue. ».

EUGENE  
Tout le monde veut faire la peau de gueule qui pue. On dirait qu'il est payé pour ça.

BISCUIT

(à Jean) T'as quelque chose pour trinquer ?

JEAN

Non...

BISCUIT

Alors tiens.

Biscuit sort une fiole et lui tend. Jean la prend et boit une gorgée d'alcool qui lui brûle les entrailles mais il ne montre rien.

EUGENE

Tu viens ici sans rien à boire, toi ?

JEAN

Oui...

EUGENE

Alors on est les deux seuls à savoir à quoi elle ressemble cette putain de clouterie le ventre plein et sans coup dans le nez.

JEAN

Tu bois pas ?

EUGENE

Jamais au travail.

Biscuit trinque quand même. Eugène sans verre trinque en faisant claquer son ongle contre la fiole.

EUGENE

Santé.

BISCUIT

Santé !

## 12 – APPARTEMENT MARIE-LOUISE - CHAMBRE ENTRETIEN - INT. JOUR

La même pièce que dans le premier entretien (séq 1). Marie-Louise prépare à nouveau son appareil. Devant elle il y a Biscuit assis sur le fauteuil. Il a un air goguenard :

MARIE-LOUISE  
Tu peux me donner ton nom ?

BISCUIT  
Biscuit.

MARIE-LOUISE  
... Non mais ton vrai nom.

BISCUIT  
Bah c'est ça mon vrai nom. Allez passe à l'autre question.

MARIE-LOUISE  
Tu viens d'où ?

BISCUIT  
Tu vas écrire un drame ou une romance ?

MARIE-LOUISE  
Allez répond-moi s'il te plait.

BISCUIT  
Paris. Les halles.

MARIE-LOUISE  
T'es le seul Parisien...

BISCUIT  
Oui tout les autres c'est des provinciaux. A part toi évidemment.

MARIE-LOUISE  
Tes parents faisaient quoi ?

BISCUIT  
Boucher.

MARIE-LOUISE

Et t'as jamais voulu prendre la suite ?

Biscuit marque un temps. Il est surpris par la question.

BISCUIT

J'y ai pensé. J'ai même travaillé pour eux. Mais le devoir m'a appelé. Et j'ai dû partir...

MARIE-LOUISE

Qu'est-ce que t'appelles le « devoir » ?

BISCUIT

Ce qu'on fait maintenant, ensemble... Vivre, pas survivre et se laisser écraser par les pessimistes... Se battre quoi.

MARIE-LOUISE

Tu te vies comme un combattant ?

BISCUIT

Si on le fait pas nous qui le fera. Hein ? Personne. Y'a des poules mouillées. C'est tous des poules mouillées. Alors je suis bien obligé d'y aller.

... / ...

Marie-Louise vise Biscuit avec son appareil photographique.

BISCUIT

Tu vas réussir à faire entrer tout ce grand corps dans une si petite chose ?

Il sourit, presque triste. Elle appuie sur le déclencheur.

#### **14 A. PASSAGE SAINT PAUL – EXT / JOUR**

Jean traverse un passage délabré. Au fond du passage, un regroupement de gens devant un café.

## 14 B. REUNION ANARCHISTE – INT / JOUR

Jean entre dans le café tout en longueur avec une scène au bout. Des affiches au mur. Une quarantaine de personnes : surtout des jeunes hommes et femmes, quelques adolescents. Jean joue des coudes pour se frayer un chemin.

Une jeune femme aux épaules frêles récite un poème de Rimbaud : « Les chercheuses de poux ».

Jean observe les personnes présentes. Il voit Elisée Mayer. A côté de lui une belle jeune fille de vingt ans, Judith Lorillard.

La fille aux épaules frêles quitte la scène. Elisée fait un geste tendre à Judith avant qu'elle entre en scène. Il ne peut que remarquer sa beauté, sa force.

Gaie, frondeuse, elle se met à parler :

JUDITH

Cette nuit j'ai rédigé une lettre au procureur Lacambre. Je peux vous la lire ? Ca ne sera pas long...

Elle sort un papier de sa poche. Des sifflements dans le public :

JUDITH

Cher procureur Lacambre, je lis dans le journal de ce matin que vous êtes disposé à, je cite : « offrir 1000 francs pour tirer un coup de fusil sur un Anarchiste ». Je vous demande de retirer cette affirmation qui est indigne — je dirais pas d'un *député*, mais simplement d'un *être humain*. Je suis anarchiste depuis trois ans et je suis persuadée que le monde serait un bien meilleur endroit s'il n'y avait ni rois, ni empereurs, ni présidents, ni princes, ni juges, ni députés, ni représentants, ni préfets, ni maires, ni policiers. Je pense que ce serait tout à l'avantage de la société si, au lieu de faire des lois, vous faisiez des chapeaux — ou des manteaux, ou des souliers ou quoi que ce soit d'autre qui puisse être utile à quelqu'un.

Judith est en train de capter l'attention de l'assemblée.

Jean ne peut pas la quitter des yeux. Sans reprendre son souffle, portée par son intelligence et sa fougue, Judith poursuit :

JUDITH

J'ai l'espérance d'une organisation sociale dans laquelle personne ne contrôle autrui et où chacun se contrôle soi-même. Toutefois, si vous voulez faire feu sur un Anarchiste, cela ne vous coûtera pas 1000 francs. Il vous suffira de payer votre déplacement jusque chez moi pour pouvoir me tirer dessus, sans rien avoir à déboursier. Je n'offrirai aucune résistance. Je me tiendrai debout devant vous, à la distance que vous déciderez et, en présence de témoins, vous pourrez tirer. Votre flair commercial, vous l'industriel, ne sent-il pas qu'il s'agit là d'une véritable aubaine ? Si toutefois le paiement des 1000 francs est une condition non négociable de votre proposition, alors, après vous avoir permis de tirer, je voudrais donner ce montant à des œuvres qui militent en faveur de l'avènement d'une société libre et dans laquelle il n'y aurait ni assassins, ni présidents, ni mendiants, ni députés.

Jean prend alors son courage à deux mains et l'applaudit, bientôt rejoint par quelques autres. Jean siffle même, heureux. Judith peut enfin reprendre son souffle. Elle cherche ses amis du regard. Trouve le regard d'Elisée.

Elle saute de sa chaise et rejoint Eugène et Biscuit et une belle jeune femme qui fait tourner une ombrelle, Marie-Louise. Elisée lui fait lui donne un baiser dans le cou.

Jean observe le groupe de loin.

## **15. REUNION ANARCHISTE – INT / SOIR**

Plus tard.

Elisée, Biscuit, Eugène, Judith et l'autre fille, Marie-Louise, sont assis autour d'une table. Ils boivent des coups entourés d'autres jeunes gens. La discussion tourne autour de dettes qu'un des garçons doit à Eugène a cause d'un pari perdu. Ca fait marrer les autres. Eugène boit un verre.

Biscuit se retourne et voit Jean qui s'approche timidement d'eux.

BISCUIT

T'es venu alors ?

JEAN

Bah ouais. Je vous offre à boire ?

ELISEE

Mais oui installe-toi. C'est le genre de proposition qui ne se refuse pas.

Jean saisit une petite fiole dans sa poche et remplit quelques verres vides

BISCUIT

Tu connais Elisée, Eugène son cousin. Et voici Marie-Louise artiste et Judith oratrice.

MARIE-LOUISE

Et lui c'est qui ?

JEAN

Jean. Je travaille avec eux à la clouterie.

BISCUIT

Il a une bonne tête hein ?

MARIE-LOUISE

Oui mais petit et beau et moi j'aime les grands et moches.

BISCUIT

Bah pourquoi t'as pas encore succombé à mes charmes ?

EUGENE

Toi t'es gros et drôle c'est encore autre chose...

MARIE-LOUISE

Et c'est Jean comment ? Jean qui danse ou Jean qui pleure ?

JEAN

Jean Albertini.

ELISEE

Et tu viens d'où Jean Albertini ?

JEAN

Villeurbanne. Je travaillais dans une imprimerie avant.

EUGENE

Alors qu'est-ce que tu fous ici ? C'est pas mal une imprimerie.

JEAN

Je voulais changer d'air.

EUGENE

Changer d'air à Paris ? Mais y'a pas d'air ici.

Elisée sert un verre qu'il donne à Jean. Une gorgée. Jean tousse, la boisson est forte.

EUGENE

Fausse route.

Jean ne se laisse pas démonter, se resserre et sourit.

JEAN

Attends, attends...

Il reprend le verre et boit une double dose. Tout le monde se marre.

## **16. RUE - REUNION ANARCHISTE – EXT / NUIT**

Jean sort dans la rue, devant le café et remarque Judith qui parle avec une fille. Judith donne une capote anglaise à la fille qui l'embrasse sur la joue et part.

Jean allume une cigarette. Ils restent tous les deux, presque à côté, sans rien dire.

JUDITH

T'as une cigarette pour moi ?

Jean lui tend un paquet. Elle prend un clope. Il le lui allume.

JEAN

C'était beau ton discours.

JUDITH

Merci.

JEAN  
Et drôle...

JUDITH  
Ça t'étonne qu'une fille soit drôle ?

JEAN  
Je les connais plus pleureuses que rieuses.

Des gens passent. Ils s'écartent puis Jean revient à l'assaut.

JEAN  
Tu t'appelles comment déjà ? J'ai mal entendu tout à l'heure. Je sais que c'était un prénom biblique...

JUDITH  
C'est vaste.

JEAN  
Une femme héroïque.

JUDITH  
Comme beaucoup.

JEAN  
Elle coupe des têtes.

JUDITH  
Une tête. Seulement une tête.

JEAN  
(il fait mine d'hésiter) ... Salomé ?

JUDITH  
T'as vraiment pas une bonne ouïe.

JEAN  
Ou je me lave pas assez les oreilles...

Elle sourit malgré elle. Marie-Louise s'approche d'eux.

MARIE-LOUISE

Je te cherchais... (elle sourit en voyant Jean et Judith côte à côte.) Moi je rentre je commence à m'ennuyer. Tu viens ?

JUDITH

J'arrive... Alors salut Jean.

Et alors qu'elle passe devant lui pour partir, Jean protège son cou.

JEAN

Salut... Judith.

Ça la fait sourire de nouveau, Marie-Louise aussi. Elles se parlent à l'oreille. Jean les suit des yeux.

## **17. ARCHIVES DE LA PREFECTURE DE POLICE – INT / JOUR**

Dans une salle exiguë des archives de la préfecture de police, éclairé par la lumière du jour venant d'une petite fenêtre, Jean consulte les innombrables dossiers d'anarchistes classés par ordre alphabétique. **A, B, C...**

Il trouve le dossier d'Eugène qu'il regarde. Il tente de reconnaître sur les photographies, quand il y en a, des visages aperçus dans les meetings.

À la lettre **L**, il découvre le dossier : Judith Lorillard. La jeune femme toujours vêtue de noir qui accompagne Élisée et sa bande. Il ouvre le dossier et lit : corpulence, couleur de cheveux, couleurs des yeux, motif de l'arrestation : « *Anarchie* ».

Puis Jean va à la lettre **A**, et tire une fiche au nom de Roberto Albertini, le nom de son père. Son cœur bat. Il ouvre le dossier. Il y a une photo. C'est comme si elle lui sautait aux yeux : la ressemblance avec Jean est si frappante qu'il en est effrayé et referme le dossier, qu'il glisse discrètement à l'intérieur de sa veste.

## **18. QUAÏ DE SEINE - EXT / PETIT MATIN**

Jean est assis sur le banc d'un quai de Seine. Il a l'air bouleversé : il a le dossier de son père sur les genoux et l'ouvre comme il ouvrirait un livre pieu. Il y a une description physique, une biographie et cette photographie.

VOIX JEAN

Roberto Albertini. Né le 23 Mars 1853 à Poissy. Grand, voûté, marchant difficilement à cause de douleurs dans le dos. Pourrait porter des habits volés et désignés ci-dessous : pipe avec tuyau en merisier et fourreau, montre et chaîne en or demi-plate, avec chiffres romains, aiguilles en or, écusson noir gravé et sans ornement. Ancien communal. Est fortement soupçonné de vol et de fabrication de fausse monnaie. Décédé à Paris, le 15 avril 1897.

Jean fait rapidement le signe de croix puis, après un temps enlève son chapeau. Encore un temps.

Noir.

### **19. PLANQUE JEAN – INT / CHIEN ET LOUP**

Un lit fait au cordeau. Un cendrier plein de mégots. Quelques livres anarchistes.

Gaspard pose sur une cheminée un paquet de cigarettes. Gaspard observe Jean ouvrir le paquet. Il sourit.

GASPARD

Vous devez faire peur aux bourgeoises, habillé comme ça.

Jean allume sa cigarette...

JEAN

J'espère.

... Et lui donne une feuille de papier pelure pliée en deux et la met sur une commode.

JEAN

C'est mon rapport mais j'ai d'autres trouvailles.

Il sort d'un petit cahier un, deux, trois tracts, des discours imprimés pliés et roulés. Sur la table, une galaxie de petits papiers de toutes les couleurs comme autant de restes d'une semaine de menées anarchistes.

JEAN

Ca c'est une semaine de réunions. Ils en font dans des cafés, des appartements même sous des ponts.

GASPARD

Et ils dorment de temps en temps ?

JEAN

Pas souvent.

GASPARD

Leur public à quoi il ressemble ?

JEAN

Il y a de tout : ouvriers, artisans, sans emplois, artistes. Des jeunes gens en majorité.

Jean s'assoit sur le lit.

JEAN

J'ai rencontré tout le groupe de Mayer. Y'a les deux types de l'usine, Eugène et Biscuit et deux filles.

GASPARD

Elles sont belles ?

JEAN

....

GASPARD

Vous savez bien si une fille est belle ou non.

JEAN

C'est pas mon genre. Trop délurées.

GASPARD

Trop délurées ?

Un temps. Jean est mal à l'aise.

JEAN

Obscènes si vous préférez.

GASPARD  
Vous êtes vierge ?

JEAN  
Quoi ?

GASPARD  
Dites moi si vous êtes vierge.

JEAN  
Bah non.

GASPARD  
Mais vous n'avez jamais fait l'amour avec une femme que vous aimiez ? N'est-ce pas ?

Il dévisage Jean qui détourne le regard.

GASPARD  
Ce sont des sentimentaux. Il faut que vous les aimiez vraiment sinon ils verront que vous trichez.

JEAN  
Je ferai ce que je peux.

GASPARD  
« Je ferai ce que je peux » c'est une phrase d'incapable, non ? On va pas avancer comme ça.

Jean est glacé.

JEAN  
Il y a une réunion demain soir. Si vous voulez que ça aille plus vite, envoyez quelques flics foutre le bordel et je me débrouillerai avec.

Gaspard lui fait un sourire carnassier.

GASPARD  
D'accord.

Puis il quitte la pièce sans un regard vers Jean.

## 20. REUNION ANARCHISTE - INT/ NUIT

Dans le café. Une nouvelle réunion anarchiste. Jean est debout, contre un mur et son regard acéré est tourné vers l'entrée. Il attend quelque chose. Le temps est comme suspendu.

Une voix, celle de **VICTOR** (30), un ouvrier socialiste, se fait entendre au milieu de la petite foule. Jean se met sur la pointe des pieds et aperçoit cet homme au visage d'ange qui parle avec verve et conviction.

VICTOR

La seule façon de se faire entendre c'est de se réunir en syndicat. Autonome, organisé. Je vous propose d'unir nos forces pour imposer des salaires plus élevés, des salaires décents, mais jamais nous n'obtiendrons ce que les plus extrémistes demandent. Jamais ! Ceux là nous prennent pour des ignorants, nous discréditent ! Organisez vous par métiers, typographes, ferrailleurs, peintres et votez chacun pour vos représentants.

Une voix se fait entendre, venue du public.

ELISEE

Tu veux négocier avec les patrons et dans un an tu nous auras tous oubliés, dans deux ans tu seras au parlement, dans trois ans tu toucheras des enveloppes pleines d'argent et dans quatre ans tu voteras des lois contre nous... Vous entendez ? Il votera des lois contre nous.

VICTOR

Tais toi Mayer !

Jean regarde Elisée.

ELISEE

Moi je dis trois choses simples : ne jamais négocier, ne jamais voter... et prendre les armes quand il faudra prendre les armes.

TRAVAILLEUR

Tu veux tous nous faire tuer !

ELISEE

Vous comprenez pas que vous êtes plus forts qu'eux parce que vous avez plus faim qu'eux !?

OUVRIER

Il nous faut des bons représentants au parlement. C'est ce que font les socialistes.

ELISEE

Ah bon tu trouves que les socialistes te défendent bien ? Ils utilisent que des formules toutes faites, ils parlent de plans d'action qui n'aboutiront jamais, et ils le savent. Et toi tu le sais. Quand des jeunes gens ou de moins jeunes, vous ou vos frères, ou vos fils, décident de rompre la légalité, parce qu'ils en peuvent plus, ou parce que c'est le seul moyen de se faire entendre, tes amis socialistes n'hésitent pas à les dénoncer, et deviennent complices de ceux qui ont vraiment les mains tâchées de sang.

Des applaudissements. L'attention de Jean n'est plus que sur Elisée.

VICTOR

Et alors quoi ? Tu proposes quoi Mayer ?

ELISEE

Tu sais très bien ce que je propose. Interrompre leur économie, arrêter les compromissions et se préparer au combat de rue parce qu'ils vont nous attaquer et qu'il faudra nous défendre.

Sur le côté Victor enrage : « Mayer, tu fais chier ». Des copains lui font signe de laisser tomber et l'entraînent.

AUTRE VOIX

T'es qu'un fou !

ELISEE

Peut-être. Et vous, ça vous ferait pas de mal de l'être un peu plus. Tu crois que...

Soudain un jeune ouvrier crie :

## OUVRIER

Les vaches !!! Les vaches !!! Les vaches !!!

Jean regarde vers la porte et voit apparaître cinq gardiens de la paix, bâtons pointés. Aussitôt c'est la panique, les policiers tabassent sans pitié.

Dans l'affolement, tout le monde court pour sortir de la salle. Jean suit comme il peut le groupe de Mayer. Mais celui ci est rattrapé par un flic qui le plaque contre un mur et le tabasse à coup de matraque. Des gros coups dans le visage.

Jean profite de l'occasion, attrape une bouteille sur une table, s'approche du flic qui tape comme un sourd, lève la bouteille au-dessus de sa tête, hésite quelques secondes puis abat la planche et assomme le jeune brigadier qui s'écroule.

Jean regarde tétanisé ce flic dont le crâne saigne. Il se ressaisit et tend sa main à Elisée. Ensemble, ils disparaissent dans le fond de la salle.

### **21A. RUE – EXT / NUIT**

Les deux jeunes gens marchent vite dans une rue sombre. On distingue difficilement leurs visages. Elisée se retourne parfois, regardant s'ils ne sont pas suivis.

### **21B. RUE – EXT/ NUIT**

Enfin, ils prennent une nouvelle rue, encore plus sombre que la précédente. Tout est noir autour d'eux. Seuls leurs visages blafards apparaissent dans la nuit, éclairés par la lune.

Elisée s'arrête essoufflé. Il s'adosse à un mur. Du sang coule de l'arcade sourcilière : Jean sort un mouchoir de sa poche et le donne à Elisée qui s'essuie le visage.

ELISEE

Fortuné Henry est contre le tabac... Je commence à comprendre pourquoi.

JEAN

Qui ça ?

ELISEE

Un anarchiste. Le frère d'Emile. Donne moi un clope.

Jean sort une cigarette d'un étui. Elisée l'allume.

ELISEE

Il faut être courageux pour foutre une bouteille dans la gueule d'un flic.

JEAN

... Ou suicidaire.

ELISEE

T'es suicidaire comme type ?

JEAN

Faut croire que oui...

ELISEE

Et qu'est-ce que tu vas faire maintenant à part te suicider ?

JEAN

J'en sais rien.

ELISEE

Je pense que tu peux dire adieu à la clouterie. De toute façon un jour ou l'autre ils nous auraient virés.

JEAN

Ils vont nous rechercher.

ELISEE

Bien sûr qu'ils vont nous rechercher. T'habites où ?

JEAN

Un meublé. A Ménilmontant. Ça me coûte des fortunes et si je perds ma place, je sais pas comment je vais faire...

Un temps. Elisée regarde Jean, voit la peur sur son visage. Son égarement.

ELISEE

Mais elle est déjà perdue ta place. Ils ont ton adresse à la clouterie ?

JEAN  
Oui...

ELISEE  
Tu peux venir avec moi si tu veux...

JEAN  
Où ça ?

ELISEE  
J'ai un endroit où tu peux dormir cette nuit... Pour t'arranger. De toutes les façons, t'es mon sauveur maintenant, je peux bien t'aider un peu.

JEAN  
« Ton sauveur », je suis pas le Christ quand même.

ELISEE  
Mais si mon vieux, c'est exactement ce que t'es. T'es mon Jésus-Christ à moi.

Elisée se tourne vers Jean et lui sourit.

ELISEE  
Alors, tu viens ou tu restes planté là, sur ta croix ?

Jean se marre.

JEAN  
Je viens, je viens...

## **22. APPARTEMENT MARIE-LOUISE – INT / NUIT**

Elisée et Jean sont sur le palier d'un immeuble haussmannien.

Jean peut lire, peint à la main, sous la sonnette *Monsieur et Madame Chevandier*.

Elisée ne frappe pas, il se hisse sur la pointe des pieds et à tâtons cherche quelque chose au-dessus du chambranle. Jean n'en perd pas une miette. Elisée ne trouve rien. Il frappe alors à la porte. Trois petits coups.

Un temps. Puis Judith ouvre, les fait entrer rapidement, referme aussitôt la porte. Soulagée mais fébrile elle découvre leurs visages amochés.

ELISEE

Je me suis fait refaire la gueule et Jean m'a sauvé en assommant un flic. Une belle soirée.

Elisée embrasse Judith dans le cou. Judith se tourne vers Jean :

JUDITH

Merci.

Jean lui fait un sourire poli sans oser la regarder dans les yeux.

### **23. APPARTEMENT MARIE-LOUISE – INT / NUIT**

Jean les suit dans un long couloir. Les murs sont nus. Peu de mobilier. Mais c'est un appartement bourgeois. Plancher en point de Hongrie. Moulures au plafond. Jean est impressionné. Il trouve ça beau.

Ils passent devant le salon, puis entrent dans une salle-à-manger à gauche, où Eugène et Biscuit sont en train de manger, encore sur le qui vive. Marie-Louise est adossée contre un meuble.

ELISEE

Tout le monde va bien ?

Les regards se tournent vers Elisée et Jean.

ELISEE

Offrez vite un coup à boire à cet homme, il vient de me sauver la vie.

Eugène suspicieux.

EUGENE

Ah oui ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Elisée désigne Jean :

ELISEE

Il a assommé le sale flic qui me tabassait.

EUGENE

Et qu'est-ce que tu comptes faire ?

ELISEE

Bah boire un verre.

Elisée se sert un grand verre d'alcool trafiqué. Et en remplit un pour Jean. Eugène les regarde d'un œil mauvais.

EUGENE

Mais oui, ressers-toi encore un peu. T'auras l'esprit plus clair. Et on se fera bien écraser.

ELISEE

(Calme) Qu'est-ce qu'il y a Eugène ?

EUGENE

(enragé) Si on leur faisais vraiment peur ils viendraient pas comme ça nous taper dessus. Ils nous prennent pas au sérieux avec nos cours de français à cinq édentés.

JUDITH

Parle pas comme ça.

EUGENE

Mais non, mais c'est bien les édentés. C'est bien l'éducation... On sait pas ce que ça change mais c'est bien.

JUDITH

C'est ça que tu penses ? Que ça sert à rien ce qu'on fait ?

EUGENE

Y'en a qui sont prêts au combat. Regarde la bande noire.

Un petit temps. Jean ose prendre la parole...

JEAN

C'était il y a quinze ans et ils sont tous morts.

Tous les regards se tournent vers Jean.

EUGENE

De quoi il se mêle lui... ? Et qu'est-ce qu'il fout ici d'ailleurs ?

ELISEE

Je lui ai proposé l'hospitalité, c'est pas dans nos prérogatives « l'hospitalité » ? Ca va pas assez vite pour toi ?

Il se ressert de l'alcool.

EUGENE

(à Elisée et Judith) Moi aussi j'aime bien fumer et boire. Mais là on fait plus que ça.

JUDITH

Toi aussi Biscuit, tu penses comme Eugène ?

Un temps. Biscuit regarde ses amis avec bienveillance.

BISCUIT

Ils comprennent que la violence. Et vous, vous parlez trop, c'est sûr. Ca vous épuise et on perd du temps.

EUGENE

(à Elisée) Les types ce soir, tu les enfumes avec tes belles paroles mais dis nous vraiment, qu'est-ce que tu comptes faire ? Tu dis qu'on va prendre les armes... Mais quand, hein ? Quand ? T'as un plan ? Une stratégie ? Ou alors c'est au gré du vent ?

Les yeux de Jean scannent tous les détails autour de lui.

EUGENE

T'es mort de peur. En fait quand tu dois faire quelque chose, t'es mort de peur. Jacques lui, il avait pas peur.

JUDITH

Tais-toi Eugène, tu fermes ta grande gueule !

Elle quitte la pièce sous le regard des garçons. Marie-Louise se lève pour la suivre.

Elisée sourit à Eugène et l’embrasse mystérieusement. Enfin il lève son verre et le boit cul sec.

#### **24. APPARTEMENT MARIE-LOUISE - SALON et CHAMBRE BISCUIT - INT/AUBE**

Biscuit dort sur son lit. Des livres par terre. Un cendrier plein de mégots.

Au fond du salon, Elisée et Jean saouls, sont assis sur deux chaises, face à une grande fenêtre qui donne sur le soleil levant.

JEAN

Quand je suis arrivé à Paris, j’ai eu le sentiment d’entrer véritablement dans le monde. La foule, le bruit, les filles... Je ne connaissais pas. Je connaissais rien. Je savais même pas qu’on pouvait construire autant d’immeubles. Y’avait rien chez moi.

ELISEE

Cette ville c’est notre pays.

JEAN

T’es parisien ?

ELISEE

Oui mais je suis né en Espagne.

JEAN

Hablas espanol ?

ELISEE

Un poco. Mes parents sont partis là-bas après la Commune. On est revenu à Paris en 80 mais leur vie était plus la même. Ils avaient vécu quelque chose de tellement fort, ils pouvaient pas s’en remettre.

JEAN

Et ils sont encore là ?

ELISEE

Morts. Et toi ?

JEAN  
Moi aussi, morts.

Ils se marrent.

ELISEE  
Encore un orphelin... C'est triste.

JEAN  
Ma mère a attrapé une méningite quand j'avais 8 ans. En un mois elle était plus là. Et mon père... J'ai des vagues souvenirs. Il est mort. Mes vrais parents, c'étaient les bonnes sœurs.

Elisée le regarde puis se touche la tête :

ELISEE  
Il m'a pas raté le salaud.

JEAN  
Moi non plus je l'ai pas raté. Le coup de bouteille dans la gueule, il va s'en souvenir longtemps.

ELISEE  
Tu sais, quand les ouvriers cesseront d'être endormis par la fatigue ou la faim alors tu verras des flammes qui monteront dans le ciel, des flammes par là, par là, par là.

JEAN  
« Ce n'est que par l'audace ennemie de toute règle que l'Etat peut-être vaincu. » Bakounine.

ELISEE  
Tu connais tes classiques...

JEAN  
Ouais...

## 25. APPARTEMENT MARIE-LOUISE - ENTREE - INT/ AUBE

Au petit matin.

Dans l'entrée, Jean glisse contre un mur et noue les lacets de ses souliers. Il tousse. Son visage blême. L'air malade.

VOIX JUDITH  
Ca va ?

Jean se redresse. La jeune femme est sur le côté. Derrière elle, le salon.

JEAN  
Pas vraiment...

JUDITH  
Ça fait ça seulement les premières fois avec l'alcool trafiqué, après on s'habitue.

JEAN  
Mais c'est pas la première fois.

JUDITH  
Faut croire que tu t'es jamais habitué.

JEAN  
Vous vivez tous ici ?

JUDITH  
Oui...

JEAN  
Vous devez avoir peur de tacher les murs avec vos mains sales.

JUDITH  
Mais on se les lave dorénavant.

Il a noué ses lacets. Il se lève maintenant et arrange le col de sa veste.

JEAN  
C'est tellement beau ici, ça fait presque mal aux yeux.

JUDITH

Moi aussi ça m'a fait ça au début. Et puis je me suis habituée.  
C'est drôle comme on s'habitue à tout.

JEAN

Surtout aux belles choses.

Il la regarde longuement puis Jean va vers la cuisine.

JEAN

J'espère qu'on se reverra.

JUDITH

J'en suis sûre.

Jean va pour sortir mais juste avant de franchir la porte, il revient vers Judith et l'embrasse sur la joue puis part comme un voleur.

On reste sur le visage de Judith.

## **26. APPARTEMENT MARIE-LOUISE – INT / AUBE**

Des détails de l'appartement de Marie-Louise apparaissent à l'écran.

VOIX JEAN

Rapport du 3 Octobre 1899. Les anarchistes vivent chez Marie-Louise Chevandier au troisième étage d'un immeuble Haussmann, 115 Rue de la Pompe.

Une fenêtre, un comptoir, un étui de cigarette, des livres, un couloir, une porte entrouverte, un bout de papier peint, une ombre.

VOIX JEAN

(suite) Au regard des volumes, on peut imaginer qu'il y a au moins quatre ou cinq pièces à coucher. Ils doivent tous habiter là. Ils ont peu de ressources, ne mangent certainement pas tous les jours et l'alcool qu'ils boivent est trafiqué et fort mauvais.

## **27. PLANQUE JEAN – INT / JOUR**

Gaspard fume une cigarette et regarde le paysage à travers la fenêtre de la petite chambre de Jean.

**GASPARD**

J'aime bien cette vue... Les toits gris... Ces fenêtres à l'infinie. La mélancolie qui se dégage de tout ça. Non ? Vous trouvez pas ça triste ?

**JEAN**

Je vous montrerai là où j'ai grandi et vous verrez ce qui est vraiment triste.

Gaspard sourit.

**GASPARD**

Vous n'y êtes pas allé de main morte avec le jeune flic.

**JEAN**

Il fallait qu'on y croit.

**GASPARD**

Et ils y ont cru ?

**JEAN**

Oui... Je suis entré chez eux.

**GASPARD**

C'est où ?

**JEAN**

Chez Marie-Louise Chevandier, dans un appartement très grand, très beau. Tout est dans le rapport.

**GASPARD**

Et qu'est-ce qu'elle fait cette Marie-Louise ? Elle est pas mariée ?

**JEAN**

Non... Elle est artiste.

GASPARD  
Artiste ? Artiste de quoi ?

JEAN  
Je ne sais pas très bien.

GASPARD  
C'est une putain alors.

Jean le dévisage. Dur.

JEAN  
Vous avez mon argent.

GASPARD  
Vous perdez pas le nord.

JEAN  
Je travaille pas pour rien.

GASPARD  
Mais c'est pour la République que vous faites ça...

Jean sourit. Gaspard sort de l'argent d'une poche de manteau.

GASPARD  
Maintenant que vous y êtes, les lâchez plus. Je veux savoir qui sont ses amis, ses ennemis, qu'est-ce qu'il bouffe, avec qui il baise. Je veux tout savoir. Vous comprenez ?

Jean prend les billets et les compte. Gaspard le regarde et sort de la chambre.

## **28. RUE PARIS – EXT / NUIT**

- SUPP.

## **29. CIMETIERE – EXT / NUIT**

- SUPP

### **30. CIMETIERE – EXT / NUIT**

- SUPP

### **31. MAUSOLEE DU GENERAL THOMAS – INT / NUIT**

- SUPP

### **32. CIMETIERE – EXT / NUIT**

- SUPP

### **33. APPARTEMENT MARIE-LOUISE - CHAMBRE JEAN – INT / NUIT**

Devant un miroir, Jean se lave les mains et se les frotte comme un fou. Il récite une prière en boucle. Puis, il se regarde dans la glace. Son visage est fatigué.

Noir.

### **34. APPARTEMENT MARIE-LOUISE – INT / JOUR**

Jean suit Marie-Louise dans le grand appartement presque vide. Ils traversent un couloir qui distribue plusieurs chambres, s'arrêtent devant une des chambres à la porte entrouverte :

MARIE-LOUISE  
Ici c'est chez Elisée et Judith.

Dans l'entrebâillement, Jean voit Judith qui écrit. Marie-Louise referme la porte.

MARIE-LOUISE  
Elle travaille tout le temps.

JEAN  
Vous vous connaissez depuis longtemps ?

MARIE-LOUISE

J'ai rencontré Judith et Elisée par Jacques. On allait dans le même café Rue Saint Sabin... Le Chaudron. Il y avait beaucoup de gens étranges... J'adorai ça.

JEAN

Tu devais leur paraître étrange aussi.

MARIE-LOUISE

Tu me trouves étrange ?

JEAN

Une femme, comme toi, avec eux.

MARIE-LOUISE

On partage la même haine, crois-moi.

Ils continuent leur marche. Jean détaille tout avec l'acuité du policier.

MARIE-LOUISE

Eugène dort là. Biscuit dans le salon. Et là c'est ma chambre.

JEAN

Et tout ça est à toi ?

MARIE-LOUISE

A mes parents. Ils sont partis en Indochine pour faire des affaires. Ils m'ont confiée à ma tante avec qui je dine scrupuleusement tous les mercredis. C'est une vieille que je déteste de toute mon âme mais je dois faire bonne figure pour qu'elle nous laisse tranquille ici.

JEAN

Mais qu'est-ce que tu fais alors ? Comme art ?

MARIE-LOUISE

J'écris... Sur ceux que j'aime.

Ils arrivent devant une pièce avec une petite commode, une armoire, un matelas par terre :

MARIE-LOUISE

Tu peux t'installer là si tu veux. Le matelas est vieux mais tendre... Ma chambre est juste à côté... Ça ira ?

Jean regarde la pièce avec cheminée et miroir.

JEAN

Bien sûr que ça ira.

### **35. APPARTEMENT MARIE-LOUISE - CHAMBRE JEAN – INT / JOUR**

Jean est dans la chambre que Marie-Louise lui a attribuée.

Il ouvre la commode. A l'intérieur beaucoup de poussière, quelques romans, des cadres de photos. Rien d'intéressant.

Il ouvre l'armoire. Des vieilles chemises, des paires de chaussures abîmées. Une pile de journaux jaunis en hauteur. Il y jette un coup d'œil mais n'y voit rien qui l'intéresse non plus.

Jean glisse ensuite contre un mur et pose son oreille pour tenter de percevoir l'endroit où entendre les conversations : quelques éclats de voix, des rires, celui de Judith qui fait naître aux lèvres de Jean un sourire qu'il réprime vite, puis du silence.

### **36. APPARTEMENT MARIE-LOUISE - SALON– INT / JOUR**

Vers midi, dans le salon, Eugène lit le journal. La page des petites annonces.

Marie-Louise est en train de faire le café. On dirait deux amants qui viennent de passer la nuit ensemble. Jean entre dans la pièce.

Eugène porte une chemise avec les manches un peu remontées. On y voit un tatouage.

JEAN

Je veux bien du café.

MARIE-LOUISE

Bien sûr...

Marie-Louise prend le café et lui sert une tasse. Jean, tandis qu'il s'assoit, ne peut s'empêcher de regarder le tatouage qui semble être un rébus. Eugène le remarque et sourit :

EUGENE

C'est mon piège à femmes.

JEAN

Et ça marche ?

EUGENE

Je sais pas...

Il se tourne vers Marie-Louise.

MARIE-LOUISE

Disons que quand il a plus rien à dire, ça fait de la lecture.

Jean commence à boire. Eugène lève les yeux vers Jean et le dévisage longtemps. Jean est mal à l'aise.

JEAN

Qu'est-ce qu'il y a ?

EUGENE

Non, mais je te regarde.

JEAN

Oui je vois bien que tu me regardes.

Marie-Louise se tourne vers les garçons.

EUGENE

Et je me demande pourquoi ta tête me revient pas.

JEAN

Je sais pas. Il n'y a que toi qui peux savoir.

EUGENE

Non mais t'as beau être gentil, bien élevé et tout, bah tu vois je t'aime pas.

Eugène se lève, prend son journal et se tire.

MARIE-LOUISE

Laisse tomber, il supporte pas qu'Elisée t'ait à la bonne. C'est un jaloux.

### **37. APPARTEMENT MARIE-LOUISE - SALON - INT. JOUR**

Un nouvel entretien.

EUGENE

Tu veux que je parle de quoi alors ?

MARIE-LOUISE

De choses intimes...

EUGENE

Tu veux savoir si je t'aime ? Non je ne t'aime pas Marie-Louise...

MARIE-LOUISE

T'aimes personne de toute façon...

EUGENE

C'est ma façon d'être libre.

MARIE-LOUISE

T'es venu quand à Paris ?

EUGENE

Quand j'ai compris que je ferai jamais rien à Rouen. Je voulais faire quelque chose de ma vie.

MARIE-LOUISE

Moi c'est tout le contraire : je voulais justement ne rien faire de ma vie. Et qu'est-ce que t'as fait à Paris ?

EUGENE

J'ai retrouvé Elisée qui commençait à fréquenter des anarchistes. Mais je les trouvais trop bavards. Ceux qui m'intéressaient vraiment c'était les partisans de la reprise individuelle.

MARIE-LOUISE

Les voleurs.

EUGENE

Y'a trois moyens de vivre : travailler, mendier, voler. Le premier ne me répugne pas mais je veux pas enrichir les types qui vont m'écraser après, mendier je peux pas parce que j'ai trop d'amour pour l'humanité alors il reste le vol.

MARIE-LOUISE

Et t'as jamais eu de scrupules ?

EUGENE

Je vole pas... Je récupère ce que les propriétaires nous prennent.

MARIE-LOUISE

Même quand tu me voles un baiser ?

EUGENE

(souriant) Encore moins quand je te vole un baiser sale bourgeoise.

### **38. APPARTEMENT MARIE-LOUISE - SALON – INT/NUIT**

Jean et le groupe sont autour d'une table.

Marie-Louise sort un flacon de laudanum de son corsage, en verse quelques gouttes dans un verre de vin.

EUGENE

Quand Emile Henry a été guillotiné, il n'y avait personne pour le voir, peut-être une petite dizaine de gens tout au plus. Et sa mère. Il a essayé de crier « vive l'anarchie » mais aucun son n'est sorti de sa bouche. A l'autopsie, le médecin s'est rendu compte que le pauvre garçon était mort avant que le couperet tombe. Il était mort de peur.

Jean écoute attentivement. Marie-Louise boit une gorgée de drogue puis fait passer le verre à Eugène qui n'en veut pas. C'est au tour de Jean. Tous les regards sont tournés vers lui. Il porte le verre à ses lèvres et, tendu, boit une gorgée.

EUGENE

Après, le commissaire est allé voir le corps et a demandé qu'on lui donne des bouts de peau. Le médecin a découpé des rectangles grands comme ça. (Il montre la longueur avec ses doigts)

JEAN

Et qu'est-ce qu'il en a fait le commissaire ?

EUGENE

Il les a revendu à des collectionneurs. Et il en a gardé un comme trophée. Dans son bureau. Pour inspirer la crainte et le respect. Voilà comment finissent les anarchistes dans ce pays. En relique.

ELISEE

En trophée de chasse oui...

MARIE-LOUISE

Allez bois ça Eugène, tu vas oublier tes malheurs.

### **39. APPARTEMENT MARIE-LOUISE - SALON - INT. NUIT**

Jean est debout. Ses camarades assis devant lui. Ils le bombardent de questions. Ils ont l'air tous drogués. Ils improvisent.

MARIE-LOUISE

Soleil ?

JEAN

Nuage.

MARIE-LOUISE

Rue ?

JEAN

Rat.

MARIE-LOUISE  
Chibre ?

JEAN  
Gros.

Tout le monde se marre...

JUDITH  
Abeilles ?

JEAN  
Pique.

JUDITH  
Bakounine.

JEAN  
Barbu.  
JUDITH  
Jésus ?

JEAN  
Ravachol.

MARIE-LOUISE  
Judith ?

JEAN  
Belle...

Judith esquisse un sourire que personne ne voit.

EUGENE  
Dynamite ?

JEAN  
Boum.

EUGENE  
Voleur ?

JEAN  
Saint.

ELISEE  
Ciel ?

JEAN  
Pas tout de suite.

BISCUIT  
T'as un clope ?

JEAN  
Pas sur moi.

Ils se marrent à nouveau.

#### **40. APPARTEMENT MARIE-LOUISE – INT / NUIT**

Dans le couloir, Jean avance à pas de loup, titubant et arrive devant la chambre d'Elisée. Il pousse la porte, entre.

Jean s'approche du bureau. A droite, un dictionnaire franco-allemand. A gauche, un carnet rouge. Jean le feuillette. Il contient des notes en allemand.

Jean veut s'emparer du carnet rouge mais il entend des rires très proches. Il sort quand surgit Judith. Elle le fixe. Jean n'en mène pas large, il s'aventure :

JEAN  
Ce que j'ai dit sur toi tout à l'heure. Que je te trouvais belle... Je le pense vraiment.

JUDITH  
C'est vrai que pour une anarchiste je suis pas mal.

JEAN  
Il paraît que Louise Michel a de la moustache.

JUDITH  
Et qu'Emma Goldman est une grosse vache.

Ils se marrent et il va pour l'embrasser :

JUDITH

Mais tu peux pas m'embrasser. Je suis pas libre.

JEAN

T'es pas libre... ? Mais c'est pas une phrase d'anarchiste « je suis pas libre ».

JUDITH

Et c'est quoi une phrase d'anarchiste ?

JEAN

« Embrasse-moi vite, tout de suite ! », ou un truc comme ça.

Elle se marre. Le regarde puis dirige ses lèvres vers son oreille :

JUDITH

(doucement) Embrasse-moi vite, tout de suite. Ou un truc comme ça.

Jean l'embrasse avec passion. Avec plus de passion qu'il ne voudrait et elle aussi s'accroche à lui. Du bruit au bout du couloir. Elle disparaît, un pâle sourire aux lèvres.

#### **41. APPARTEMENT MARIE-LOUISE - CHAMBRE JEAN - INT / AUBE**

Plus tard.

Jean dans sa chambre, pâle, agité, est en train d'écrire un nouveau rapport. Il est assis, contre la porte qu'il tient fermée de tout son poids.

VOIX JEAN

Rapport du 10 Octobre 1899. Les bijoux du général Thomas vont être revendus. Il est dit que l'argent sera versé aux familles des camarades prisonniers. Je tente d'écouter chaque conversation. Ce soir, j'ai vu sur le bureau d'Elisée un carnet rouge rédigé en allemand. Je n'ai pas pu m'en emparer.

Quelqu'un frappe à la porte. Jean panique. Il plie la feuille de son rapport et la glisse dans une plinthe. Enfin il ouvre la porte.

Judith est là. Elle ferme la porte. Il recule.

Elle le regarde, le regard grave, presque sombre :

JUDITH

Tais-toi. T'as envie, j'ai envie alors faisons-le. Il n'y aura jamais de bon moment.

Elle s'avance et l'embrasse. Il lui caresse les cheveux, le visage, d'un geste tendre, amoureux même. Elle le dévore des yeux.

Il enlève son pantalon. Relève sa jupe. Ils font l'amour.

#### **42. APPARTEMENT MARIE-LOUISE – INT / MATIN**

Le matin. Jean, seul dans sa chambre, retire le rapport plié de la plinthe où il l'a caché et le glisse dans sa ceinture.

Il sort de sa chambre et passe devant celle fermée d'Elisée, puis devant le salon dans lequel plusieurs camarades ronflent, il emprunte le couloir pour sortir de l'appartement.

Mais au moment où il ouvre la porte, Elisée le siffle. Jean se retourne, inquiet.

VOIX ELISEE

Jean ? Viens me voir s'il te plait.

Jean avance vers la chambre d'Elisée et Judith. Au travers de la porte entrouverte, il voit Elisée de dos, torse nu, mettant une chemise, assis sur son lit.

Judith est devant un miroir et se fait une « goulue ». Elisée parle à Jean sans le regarder.

ELISEE

Tu vas où ?

JEAN

Chercher du boulot.

ELISEE

Laisse tomber, t'as mieux à faire que chercher du travail.

JEAN

Quoi ?

ELISEE

Pose pas de question, tu verras.

Elisée se retourne et lui sourit. Un regard de Judith. Jean n'a pas le choix. Il doit les suivre.

### **43 A. APPARTEMENT MARIE - ENTREE – INT / JOUR**

Sur le palier d'un immeuble parisien, Elisée frappe à une porte. Jean et Judith sont derrière lui.

C'est une femme assez jeune, l'air très effrayé, qui ouvre. Elle est enceinte. Elle a des larmes aux yeux.

Elisée et Judith sont surpris :

JUDITH

Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi tu fais cette tête ?

La jeune femme fait entrer Judith, Elisée et Jean.

MARIE

Il dit que les vaches l'ont repéré. Il boit depuis ce matin. Je sais plus quoi faire.

JUDITH

Calme toi, ça va aller.

MARIE

Non ça va pas aller. Entrez dans le salon, Eugène est là.

### 43 B. APPARTEMENT MARIE - SALON – INT / JOUR

Les jeunes gens pénètrent dans le salon du petit appartement bourgeois.

Eugène est effectivement là, il semble qu'il les attendait. Elisée lui fait un petit signe de la tête. Jean aussi.

Un homme d'une trentaine d'années, **Albert**, apparaît. Il est petit, des yeux noirs intelligents, une belle barbe taillée. Il porte une chemise rouge, des bagues aux doigts, une veste pointillée. C'est un dandy. Il regarde vers Elisée et Judith. Voit leur mine déconfite.

ALBERT

Le procureur Lacambre me lâche pas. Il veut m'arrêter et m'envoyer sur l'île au Diable.

Il va se servir un verre de porto qu'il boit rapidement.

ALBERT

Elle veut que je parte. Mais qu'est-ce que je ferai à Bruxelles ? C'est trop mélancolique Bruxelles. Paris va me manquer au bout de deux jours et je deviendrai fou.

ELISEE

T'éciras.

ALBERT

Je fais que ça écrire... Ecrire ça protège pas de la folie, crois moi, encore moins de la police. (il les regarde) Bon, vous aviez quelque chose pour moi ?

ELISEE

D'autres bijoux à vendre. Et on voulait prendre des nouvelles des Autrichiens. Qu'est-ce qu'ils attendent pour nous rejoindre ?

Albert regarde Jean maintenant, dur :

ALBERT

Lui c'est qui ?

ELISEE

Jean Albertini. Un nouveau camarade. Je voulais te le présenter.

ALBERT

Et tu viens d'où ?

JEAN

Villeurbanne.

ALBERT

Ah oui ? Tu connais qui là-bas ?

Elisée, Eugène et Judith regardent Jean :

JEAN

(ironique) Ma grand-tante et certainement des amies de ta grand-mère. Et toi tu connais qui ?

ALBERT

T'es pas un vrai anarchiste.

JEAN

Quoi ?!

ALBERT

Je te connais pas. Jamais vu ta gueule. Je t'ai jamais vu nulle part. C'est qui ?

Jean garde son sang-froid.

ELISEE

Jean m'a sauvé d'une situation délicate.

ALBERT

Je m'en fous. Virez moi ce type. C'est pas un anarchiste.

JUDITH

Arrête Albert.

JEAN

Mais tu t'es regardé avec tes bagues et tes sapes de bourgeois ?

ALBERT

Y'a des mouches partout, partout.

JEAN

Qu'est-ce que tu dis ! Tu m'accuses d'être une mouche c'est ça ?

ALBERT

Oui c'est ça...

Jean prend violemment Albert par le col. Elisée le tire vers lui.

ELISEE

(à Jean) Laisse filer... (à Albert) On te laisse des bijoux et toi dis leur qu'on est prêt mais toi faut que tu partes maintenant.

MARIE

Il pourra pas partir comme ça. Ils ont son signalement.

Eugène se tourne vers Jean.

EUGENE

(à Jean) Donne lui tes sapes. Vous faites la même taille.

Jean se raidit. Il a le rapport sur lui. Albert s'approche de Jean :

ALBERT

Ouais donne moi tes sapes... Ta veste, ta chemise...

JEAN

Je te donne pas mes habits... Je te filerai rien tu comprends ?

EUGENE

Si, donne lui.

JEAN

Non... Je donne rien à ce type ! Qu'est-ce que c'est que ce rendez-vous. Je me fais insulter et je devrai lui manger dans la main. Ca va pas ?!

Pour ne pas perdre la face Elisée se met à se déshabiller et se tourne vers Albert :

ELISEE

Allez tu vas prendre mes sapes et partir vite d'ici...

#### **44. IMMEUBLE ALBERT – INT/ JOUR**

Jean descend l'escalier en cavalant.

Judith, Elisée et Eugène sont derrière lui. De dos, il ne peut être vu.

Il sort alors son rapport de police qui lui brûle le ventre, et à l'abri des regards, il l'avale et le mâche de toutes ses forces.

Avant la fin des marches, Elisée lui saute dessus et le retourne très violemment. Il porte les vêtements d'Albert (la chemise rouge, sa veste de dandy).

ELISEE

Pourquoi t'as pas filé tes habits à Albert ? Tu sais ce qu'il risque ? Et pour qui tu me fais passer ?!

JEAN

(chuchotant) Je pouvais pas Elisée...

ELISEE

Quoi ?

JEAN

Je pouvais pas lui donner.

ELISEE

Pourquoi ?

Jean hésite à répondre.

ELISEE

Hein ?! Répond ?!

JEAN

C'est la veste de mon père. La seule chose qui me reste de lui. J'allais pas la donner à ce type qui me parle comme à un chien.

Elisée reste silencieux. Puis il le regarde et le lâche. Eugène n'est pas convaincu. Judith respire.

ELISEE

La veste de ton père ?

JEAN

Oui.

EUGENE

Tu vas pas le croire ?

ELISEE

T'aurais pas pu le dire avant ?

JEAN

J'allais pas lui raconter ma vie.

Un temps.

ELISEE

(doucement) Tu me refais jamais ça tu comprends ?  
Jamais.

Encore un temps puis Elisée ne peut s'empêcher de sourire, se tourne vers Judith et Eugène et regarde ses nouveaux habits :

ELISEE

Ha ouais, et maintenant, qu'est-ce que je fous moi avec cette veste de charlatan ?

#### **45. APPARTEMENT MARIE-LOUISE - CHAMBRE JEAN – INT / NUIT**

Jean est assis sur son lit. Il joue avec des allumettes qu'il allume et qu'il jette contre le mur. Cela fait comme des petites étoiles filantes dans la nuit.

Soudain il entend des éclats de voix. Il se rapproche du mur et y colle son oreille. On entend plus distinctement la voix d'Eugène qui crie. Puis celle d'Elisée qui crie à son tour.

Jean essaye de déchiffrer ce qu'ils disent. Ils s'insultent. On dirait une scène de ménage. Une porte claque.

#### **46. PLANQUE JEAN - INT / JOUR**

Un nouveau rendez-vous dans la planque. Jean est livide. Gaspard observe le garçon, un temps.

GASPARD

Vous avez une mine terrible.

JEAN

Je dors pas beaucoup.

GASPARD

Vous prenez des narcotiques ?

JEAN

Je suis bien obligé.

GASPARD

Faites attention, un jour on se reconnaît plus dans le miroir.  
Vous avez le rapport ?

JEAN

J'ai failli me faire prendre avec, j'ai dû le manger.

GASPARD

C'était bon ?

JEAN

Arrêtez avec cette ironie. Vous savez ce que je fais pour vous ?  
Je bois, je prends du laudanum, je dors plus, je me suis tellement parjuré que j'ai plus aucune chance d'aller au paradis...

GASPARD

Ce sont les risques à prendre. Vous ne le saviez pas ?

JEAN  
Non je savais pas...

GASPARD  
Et bien j'aurai du vous le dire plus tôt. Je m'excuse.

JEAN  
Et qu'est-ce que je fais encore avec eux ?! Qu'est-ce que vous attendez pour les arrêter ? Que je me sois complètement noyé ?

GASPARD  
J'attends que vous nous rameniez quelque chose. Parce que là on a rien. Rien d'assez solide pour les envoyer sur l'échafaud.

JEAN  
C'est ce que vous voulez ? Les envoyer sur l'échafaud ?

GASPARD  
Bien sûr que c'est ce qu'on veut. Pas vous ?

Un temps. Gaspard observe le désarroi dans lequel Jean se trouve.

GASPARD  
Bon alors qu'est-ce qu'on fait ? On arrête ?

Un temps.

GASPARD  
Alors ?

Gaspard le regarde droit dans les yeux.

JEAN  
Vous aviez raison. Ils attendent des gens. Des Autrichiens. J'ai vu leur intermédiaire. Un journaliste, receleur. Albert Vuillard.

GASPARD  
Quelle adresse ?

JEAN  
J'ai celle de sa maîtresse. Elle s'appelle Marie. 3 rue Sévero. Au troisième étage.

GASPARD  
C'est bien Jean. Très bien.

Gaspard commence à partir.

JEAN  
Et Eugène Lévêque a quitté l'appartement après une dispute avec Mayer. Il faut le retrouver. C'est un danger pour moi.

#### **47. APPARTEMENT MARIE-LOUISE – INT / NUIT**

En pleine nuit, alors que Jean dort profondément sur un matelas, Judith débarque dans sa chambre, affolée :

JUDITH  
Viens ! Elisée va pas bien, il te demande.

#### **48. APPARTEMENT MARIE-LOUISE – INT / SUITE**

Elisée est assis contre un mur, ses deux bras sont pliés et semblent aussi durs qu'une pierre. Il est en crise de tétanie. Ses mains aussi ne peuvent pas bouger. Jean et Judith entrent dans la chambre. Jean s'agenouille près d'Elisée.

ELISEE  
Je peux plus rien bouger.

Judith se met dans un coin. Elle retient son souffle.

JEAN  
Calme toi... Doucement...

Jean prend les mains d'Elisée. « Respire, respire ». Il relève sa tête, continue de lui parler doucement. Petit à petit, Elisée se calme. Son souffle redevient plus lent et régulier. Son corps se relâche.

Jean aide Elisée à se relever et le met sur son lit.

JEAN  
Il faut que tu dormes maintenant.

Mais, une fois sur son lit, Elisée se met à parler doucement, calmement, de sa belle voix claire :

ELISEE

J'ai fait une autre crise comme celle-là il y a quelques semaines. Judith était pas là, (*à Judith*) je sais pas où t'étais, t'avais déjà commencé à moins m'aimer peut-être, hein ? Et je sentais l'angoisse monter, mon cœur commençait à palpiter de plus en plus fort. Il faisait : boum, boum, boum, et je le sentais vibrer dans ma cage thoracique. Ça m'était déjà arrivé d'être agité évidemment mais quand ça m'arrivait, y'avait Judith, elle était là pour me calmer parce que cette fille elle trouve les mots justes pour te calmer.

Judith s'est approchée du lit. Elle s'assied aux côtés d'Elisée.

ELISEE

(regardant Judith) Mais t'étais pas là. Alors, j'ai eu peur et je me suis dis que j'allais reprendre une gorgée de laudanum. Juste une. J'en ai pris quatre, trois de trop.

Pendant qu'Elisée parle, Jean observe les feuilles noircies d'encre du carnet rouge ouvert sur le bureau d'Elisée.

ELISEE

Au bout d'une demi-heure, j'ai commencé à hurler... Marie-Louise est arrivée. Il paraît que je lui ai donné une gifle. Un médecin qu'on connaît, est venu. Il a dit que c'était les nerfs. Les nerfs... Mais bien sûr que c'était les nerfs. Et tu sais pourquoi mes nerfs étaient atteints ?

JEAN

Non...

ELISEE

C'était pas pour une raison mentale à la con... Non... C'était pour une raison politique... C'était... C'était comme si les humiliations qu'on subit, nous les ouvriers, depuis des années, c'est comme si toute cette rage qu'on a accumulée, que mon père a accumulée, c'est comme si tout ça avait dérégulé mon système nerveux. Les gens pensent que les anarchistes sont fous. Et c'est vrai. Mais ce qu'ils savent pas c'est que cette

folie est engendrée par le système. Elle est mathématique. Tu comprends ?

Les yeux de Jean rencontrent longuement les yeux de Judith. L'un et l'autre les baissent en même temps.

JEAN  
Oui.

Elisée veut se servir un verre mais Judith lui retire le flacon et l'éloigne pour le poser. Jean en profite pour subtiliser le carnet.

Elisée commence à s'assoupir. Judith reconduit Jean à la porte de la chambre qu'elle referme derrière lui, restant auprès d'Elisée.

#### **49. APPARTEMENT MARIE-LOUISE - CHAMBRE JEAN - INT / NUIT**

Jean feuillette le carnet. Sur les premières pages : fatras de citations, chiffres, adresses, gribouillis illisibles. Jean poursuit l'exploration. Au milieu du carnet, une écriture lisible a reproduit une liste de différents établissements financiers : Crédit du Nord, Caisse d'Épargne, Compagnie financière des Indes, Banque de Bâle...

Jean tourne la page. Au dos, est écrit un long texte, il lit :

VOIX JEAN

Je me suicide lorsque je consens à demeurer dans un local où le soleil ne pénètre jamais. Je me suicide lorsque je fais des heures d'un travail que je sais inutile. Je me suicide lorsque je ne contente pas mon estomac par la quantité et la qualité d'aliments qui lui sont nécessaires. Je me suicide chaque fois que je consens à obéir à des hommes et à des lois qui m'oppriment.

Jean ferme le carnet, le visage triste.

Fondu au noir.

## **50 - APPARTEMENT MARIE-LOUISE – INT / JOUR**

Dans le salon.

Marie-Louise, Judith, Jean, Biscuit et Elisée, nerveux, sont autour d'une table dans le salon du grand appartement. Marie-Louise lit un agenda. Le regard de Judith revient souvent vers Jean.

MARIE-LOUISE

Les De La Boulaye, tu note bien Judith, ils partent aux bains le 6 du mois, et on ne les reverra pas avant septembre.

Elle tourne une page.

MARIE-LOUISE

Les Bourneuil en revanche n'iront pas aux Bains. Madame les trouve surfaits, elle ira dans son joli petit domaine du côté de Lisieux à la même période.

ELISEE

Ils partent ensemble ?

MARIE-LOUISE

Ma tante dit que le mari la rejoint le week-end, mais faut pas y aller le samedi, on sait jamais, le dimanche c'est sûr, ils sont très croyants, ils louperaient la messe pour rien au monde.

Marie-Louise tourne une nouvelle page.

MARIE-LOUISE

Ah Monsieur de Lasure, il dîne tous les mardis chez ma tante, lui il tripote les bonnes, je suis sur qu'il les viole même... le loupez pas... Il a une collection de montre. Volez le et cassez tout, faites le pleurer ce porc.

## **51. IMMEUBLE - APPARTEMENT BOURGEOIS - INT / NUIT**

Elisée, Biscuit, Jean, Judith montent l'escalier d'un immeuble cossu du seizième arrondissement. Toutes lumières éteintes, sans un bruit, ils se faufilent comme des chats.

.../...

Ils sont devant une porte et tentent de l'ouvrir avec un passe partout. Mais la serrure résiste. Elisée insiste, il s'énerve, commence à faire du bruit. Les autres anarchistes surveillent l'escalier, inquiets.

JEAN

Laisse-moi essayer.

Jean prend le « rossignol » et l'enfonce dans la serrure. Il arrive à l'ouvrir. La porte s'ouvre. Les anarchistes s'engouffrent dans un très grand appartement et avancent dans le noir.

.../...

Ils jettent des objets de valeur dans des grands sacs de jutes. Ils sont comme des enfants dans un magasin de bonbons. Ils passent de pièce en pièce et raflent tout.

Jean prend un couloir puis entre dans une chambre à coucher. Il met plusieurs objets dans son sac.

En quittant la pièce il se cogne contre Judith. Il la dévore des yeux. Elle se couvre le visage de la main, comme pour se cacher. Il lui retire délicatement la main et l'embrasse.

Elle croit entendre du bruit, le repousse et part. Elisée regarde la jeune femme revenir du fond de l'appartement.

## **52. IMMEUBLE - APPARTEMENTS BOURGEOIS – INT / NUIT**

Une succession de plans. Des portes fracturées... des habits dans des sacs... des objets que l'on vole... Un petit tableau que l'on prend dans un couloir... Biscuit met un chapeau de bourgeois pour amuser la galerie...

VOIX JEAN

Rapport du 17 Octobre 1899. Les vols se succèdent à un rythme soutenu. Marie-Louise C. n'y participe pas. (un temps) Judith Lorillard non plus. L'argent volé est divisé en deux. La moitié est distribuée à des militants, l'autre finance des publications.

Les jeunes gens qui courent dans les escaliers. De l'argent que l'on compte dans l'appartement... Des baisers entre Jean et Judith.

### **53. APPARTEMENT MARIE-LOUISE – INT / JOUR**

Marie-Louise, Judith et Biscuit sont en train d'allumer des bougies d'un gâteau d'anniversaire.

Ils commencent à chanter et vont dans le salon dans lequel les attendent Jean et Elisée.

Jean rit. Il est mal à l'aise. Ce gâteau est pour lui.

BISCUIT

Allez souffle mon gars. T'as peur ou quoi ?

MARIE-LOUISE

Allez Jean.

Jean se penche sur le gâteau et souffle. Les bougies s'éteignent.

JEAN

C'est la première fois que je fais ça. Ca va pas exploser ?

JUDITH

On a un cadeau pour toi.

JEAN

Non...

Marie-Louise sort de derrière son dos un petit paquet.

JEAN

C'est un vrai cadeau ou c'est volé ?

ELISEE

Biscuit est allé l'acheter ce matin. Hein que tu l'as acheté ?

BISCUIT

J'ai le reçu si vous voulez.

Jean prend le paquet et l'ouvre. Il y découvre une belle écharpe bleue. Qu'il met immédiatement autour du cou. Et il va devant un miroir.

JUDITH

Alors elle te plait ?

JEAN

Elle est très belle. Merci. Merci les amis.

.../...

Vêtus comme des nababs, avec les habits volés, le groupe d'anarchistes se fait prendre en photo dans le salon de chez Marie-Louise.

Par deux, par trois, Elisée et Jean, Judith et Marie-Louise, puis toute la bande ensemble.

Les visages et les attitudes se veulent sérieux mais ils éclatent de rire. Discrètement, Judith prend la main de Jean.

## **54 – APPARTEMENT MARIE-LOUISE - CHAMBRE ENTRETIEN - INT. JOUR**

Elisée est assis sur le fauteuil en velours vert. Marie-Louise est en face de lui mais on ne la voit pas.

ELISEE

Je vais te raconter une histoire qu'un philosophe raconte. Un jour, le feu prend dans les coulisses d'un théâtre de Copenhague. Aussitôt un acteur vient avertir le public qu'un incendie est en loge. On croit à un mot plaisant et on l'applaudit. Mais il répète « Non, non il y a le feu, ce n'est pas pour rire » mais on rit encore plus, les applaudissements redoublent. Le philosophe commente en disant que le monde périra comme ça, dans l'allégresse générale des gens persuadés qu'il s'agit d'une plaisanterie.

Marie-Louise prend l'appareil photo portable Kodak dans ses mains et s'approche d'Elisée. Elle se penche sur le miroir au-dessus du boîtier et appuie sur le déclencheur.

## **55. APPARTEMENT BOURGEOIS – INT / NUIT**

Un nouveau cambriolage.

Le groupe s'enfonce dans un couloir. Soudain un homme sort d'une chambre. C'est le propriétaire. Il est armé d'une carabine. Les jeunes gens se figent. Jean plein de sang-froid :

JEAN  
Posez ça monsieur...

PROPRIETAIRE  
Approchez que je vous envoie du plomb.

ELISEE  
Ah ouais, vous voulez qu'on approche ?

Elisée très excité, fait quelques pas vers l'homme.

JEAN  
Arrête Elisée...

ELISEE  
Mais non, il veut qu'on approche.

Elisée commence à faire un pas, puis deux vers le propriétaire qui tourne la pointe de sa carabine vers lui.

BISCUIT  
Elisée, fais pas ça !

ELISEE  
Mais s'il veut utiliser son arme ? On va voir ce qu'il a dans le ventre !

PROPRIETAIRE  
(tétanisé) Je vais tirer !

Elisée s'avance vers lui, dans le couloir. Un coup de feu part vers le plafond. Elisée attrape l'arme et la retourne vers son propriétaire.

ELISEE

Je vais vous mettre une balle dans la tête et votre femme pourra dire que ce sont les anarchistes qui vous ont tué.

Il crie à la femme que l'on ne voit pas :

ELISEE

Hein ? Vous direz ça à la police !

Il rapproche l'arme du front de l'homme, il met le doigt sur la détente.

Jean s'approche doucement.

JEAN

Allez viens, fous pas tout en l'air.

Jean prend la carabine des mains d'Elisée. Judith conduit Elisée vers la sortie. Biscuit les suit. Tandis qu'il marche à reculons, Jean continue de viser l'homme ahuri.

JEAN

Qu'est-ce que tu voulais ?! Nous tirer dessus comme si on était des chiens ! Alors tu vas mettre tes mains sur la tête et attendre tranquillement qu'on sorte...

Jean arrive enfin au seuil de l'entrée. Sur le palier, il abandonne l'arme. Soulagé.

## **56. ESCALIER IMMEUBLE BOURGEOIS – INT / NUIT**

- SUPP

## **57. RUE – EXT / NUIT**

La troupe marche, silencieuse, dans une rue noire. Elisée jette des coups d'œil vers Judith mais elle ne le regarde pas, glaciale.

ELISEE

Judith ?

Alors la jeune femme sort de ses gonds et le frappe au visage, au corps, plusieurs coups, forts. Exprimant sa colère mais aussi sa peur immense. Elisée la laisse faire. Enfin elle s'arrête. Essoufflée.

## **58. APPARTEMENT MARIE-LOUISE - CHAMBRE JEAN – INT / JOUR**

Dans la chambre de Jean, Judith est debout. Elle se rhabille, pressée. Jean est assis sur son lit. Il remet sa chemise.

JEAN  
Tu l'aimes ?

JUDITH  
...

JEAN  
Lui il t'aime.

JUDITH  
Il est plus dans l'amour Elisée. Depuis longtemps.

JEAN  
Ça veut dire quoi « plus dans l'amour » ?

JUDITH  
Mon frère il l'a aimé. Comme un fou. Moi je ne suis que la chose qui reste de lui sur cette terre.

JEAN  
Il est mort comment ?

JUDITH  
Dynamite. On l'a retrouvé coupé en deux. La dynamite, ça pardonne pas aux maladroits.

Elle chausse des lunettes, dissimulant l'émotion qui brouille son regard.

JEAN  
Il voulait faire un attentat ?

JUDITH

Non... C'était juste pour impressionner des types... Des nihilistes qu'Elisée et mon frère ont rencontré à Bruxelles... Des Autrichiens.

JEAN

C'est eux qu'Elisée attend ?

JUDITH

Je ne sais pas...

JEAN

Bien sûr que tu sais... Vous attendez tous quelqu'un, dis-moi si c'est eux.

Un temps. Elle se tourne vers lui.

JUDITH

Qu'est-ce que tu fais là Jean ?

JEAN

Quoi ?

JUDITH

(doucement) Avec nous ? Qu'est-ce que tu fais là ? Qu'est-ce que tu cherches ici ?

Jean est déstabilisé. Il ne sait pas très bien quoi répondre.

JEAN

Je... Je cherche rien. Je veux juste être avec vous.

JUDITH

Pourquoi ?

JEAN

Parce que je suis seul au monde... Et que... Et que vous m'avez adopté... Voilà pourquoi...

Elle passe devant lui, lui donne un baiser sur le front et sort de la chambre.

## **59. FETE – INT / NUIT**

Une fête bourrée de gens dans le café des réunions anarchistes. Au fond de la pièce, un jeune homme joue du piano. Ils font la fête. Certains dansent, d'autres parlent, boivent. Les yeux sont brillants, les visages rougis par l'alcool, les filles passent de bras en bras.

Une fille Clothilde, danse avec Biscuit. Elle marche sur ses pieds pour être à sa hauteur.

Judith tombe dans les bras de Jean. Elle l'entraîne pour danser. Il n'est pas à l'aise. Pour se parler ils doivent porter un peu la voix :

JUDITH

J'ai reçu une lettre d'une amie aujourd'hui, une lettre d'Amérique. Elle s'appelle Anna. C'est une anarchiste. Elle est enceinte et elle va se marier avec un Américain. Son enfant va naître en Amérique, tu te rends compte.

JEAN

Et qu'est-ce qu'elle fait là-bas ?

JUDITH

Ils ont acheté un grand terrain et une maison, pour presque rien et ils vont y fonder une école... Et comme je parle anglais, ils me proposent de venir les aider.

Jean comprend. Ils se regardent un temps.

JEAN

You speak english ?

JUDITH

Yes... And quite well...

JEAN

Et tu vas le faire ? T'es décidée ?

JUDITH

Sometimes I say to myself that she lives the life I wish I did... mais je ne sais pas. Mais c'est tellement loin et sauvage là-bas.

## **60. FETE – INT / SUITE**

Plus tard.

Biscuit parle avec une belle fille. Il la prend par la taille et la pousse devant ses copains :

BISCUIT

Je vous présente Clothilde.

CLOTHILDE

Bonsoir...

Un temps un peu gênant.

BISCUIT

Je l'ai rencontré la semaine dernière. Je l'ai trouvée belle, elle m'a trouvé moche mais elle m'a trouvé drôle. On s'est embrassés. Je l'aime.

Clothilde se marre.

BISCUIT

Elle le savait pas la pauvre, oui je t'aime. Et je tiens à vous dire que pour elle, oui mesdames et messieurs, pour elle, je renonce à mon passé de Dom Juan ou de Quasimodo.

Alors que Jean va lever son verre à la santé de Clothilde, il voit Martha accompagnée de deux amis, traverser la petite foule et s'approcher de lui. Jean devient livide.

MARTHA

Tiens ! Voici le beau Jean. Jean ! Jean !

Martha éméchée lui fait un drôle de salut militaire, la main sur la tête. Tout le monde le regarde :

MARTHA

Alors c'est ça l'homme nouveau ? Je croyais que t'étais parti. Que tu changeais de vie. Ils le savent à la po...

Jean ne peut pas la laisser parler, il lui saute dessus et l'embrasse à pleine bouche sous les yeux de ses compagnons. Judith est troublée.

Jean prend fermement Martha par la taille, et l'emmène dans un coin. Il l'embrasse encore et tout en l'embrassant il lui parle :

JEAN

Si tu dis qui je suis, je te tue. Tu comprends ? Si tu dis quelque chose sur moi, la moindre chose, je saurais que c'est toi et alors je te ferai arrêter et mettre au trou pour des années. Et ta famille aussi. Ton frère, ton père, vous aurez plus rien et vous mourrez comme des chiens, dans la misère tu comprends ? Souris moi pour me dire que t'as compris ?

Martha voudrait plutôt pleurer mais elle prend sur elle et esquisse un sourire. Il s'approche de son oreille et fait semblant de lui dire d'autres mots doux.

JEAN

Alors maintenant tu dis à tes amis que tu te sens pas bien et tu rentres chez toi. Et tu reviens plus jamais ici. Jamais.

Jean se redresse. Martha est choquée. Elle le regarde une dernière fois et disparaît dans le fond de la salle.

## **61. COUR D'IMMEUBLE – EXT / NUIT**

Jean sort dans une cour à peine éclairée. Seule une vague lueur illumine les visages. Judith le rejoint.

JUDITH

Jean ! Qu'est-ce que tu fais ? Pourquoi tu pars ?

JEAN

Il faut que je me repose.

JUDITH

Tu te reposeras quand tu seras mort. Allez viens.

JEAN

Non, je veux être seul.

JUDITH

Tu vas voir cette fille. C'est ça ? Tu vas retrouver cette fille que t'as embrassée ? C'est pas un problème tu sais, on s'appartient pas...

JEAN

Bah non, on est libres, c'est vrai ! Moi, je vais voir cette fille et toi tu vas aller border Elisée ou un autre...

JUDITH

Non, c'est pas comme ça.

JEAN

Ah bon ? C'est comment alors ?

JUDITH

Pourquoi tu me parles comme ça ?

JEAN

Tu comprends pas ? Qu'est-ce qu'on fait ensemble ? Hein ? On fait rien de bien je t'assure. Alors toi pars à Buffalo et moi je vais faire ma vie sans toi.

Il commence à partir.

JUDITH

Jean !

Il se retourne.

JEAN

Il faut que je parte d'ici. Je manque d'air. Je respire plus. Tu comprends, je respire plus.

Il part, laissant Judith seule dans le noir.

## **62. SUPPRIMEE**

### **63. IMMEUBLE – EXT / JOUR**

Ouverture au noir.

Jean regarde un immeuble de la banlieue Nord de Paris.

### **64. APPARTEMENT MADELEINE LESSAGE – INT / JOUR**

Jean frappe à une porte rouge dont la peinture s'écaille. Une femme lui ouvre. Le visage fermé et triste. C'est Madeleine Lessage.

JEAN

Bonjour madame, je m'appelle Jean. Je suis le fils de Roberto...

MADELEINE

Qui ça ?

JEAN

Roberto Albertini.

Madeleine le dévisage. Elle a un visage abîmé et un regard dur.

MADELEINE

Comment vous avez eu mon adresse ?

JEAN

C'était dans le dossier de mon père.

MADELEINE

Quel dossier ?

JEAN

Celui de la préfecture de police.

MADELEINE

(elle le dévisage) Vous êtes flic ?

Jean hésite à répondre. Puis il lâche :

JEAN

Oui.

Un temps. Elle le regarde droit dans les yeux.

MADELEINE  
Entrez.

Jean fait quelques pas dans une très modeste chambre où il n'y a presque rien, sauf un matelas, un minuscule poêle et deux chaises. Il fait froid.

Au milieu de la pièce, un petit garçon est en train de faire tourner une toupie.

MADELEINE  
C'est Alexandre mon fils.

Jean le regarde et lui lance un petit salut.

MADELEINE  
Alors qu'est-ce que vous faites là ?

Jean ne la regarde pas dans les yeux. Il semble hagard et ému.

JEAN  
Je sais rien sur lui et comme vous êtes sa dernière femme je me disais que peut-être vous...

MADELEINE  
(le coupant) J'étais pas sa femme. Disons une amie très proche.

JEAN  
Il vous a parlé de moi ?

MADELEINE  
Quelques fois.

JEAN  
C'est tout ?

MADELEINE  
Oui c'est tout.

JEAN  
Il faisait de la fausse monnaie ?

MADELEINE  
C'est les flics qui disent ça ?

JEAN  
Oui...

MADELEINE  
Votre père c'était peut-être un révolté mais c'était pas un criminel.

JEAN  
Un anarchiste ?

MADELEINE  
(elle rit) Non ! Votre père il avait de belles idées mais c'était que des mots.

Jean regarde l'enfant puis Madeleine :

JEAN  
Vous avez pas des portraits de lui, des lettres, des dessins ?

MADELEINE  
Il avait rien votre père. Il est parti les poches aussi vides qu'en arrivant.

JEAN  
Où est-ce qu'il est enterré ?

MADELEINE  
Au cimetière de Bagneux. Sous un beau chêne.

JEAN  
Et qui a payé la sépulture ?

MADELEINE  
Moi...

JEAN  
Je vais vous rembourser !

MADELEINE  
Je ne veux pas de votre argent.

JEAN  
Si, si prenez.

De façon frénétique, il sort de grands billets pliés de ses poches et lui tend comme s'ils lui brûlaient les doigts.

MADELEINE  
Rangez ça, je prendrai rien.

JEAN  
Qu'est-ce que je peux faire alors ? Je voudrais faire quelque chose pour vous.

Un silence. Madeleine le dévisage.

MADELEINE  
Vous pouvez vous occuper du petit.

JEAN  
...

MADELEINE  
Le temps que je retrouve un travail. Moi je peux plus m'occuper de lui et vous avez l'air bien, vous présentez bien. Puis policier quand même. Au moins il aura une éducation. Bonne je sais pas, mais une éducation bon sang !

Un temps. Jean est déconcerté par cette proposition.

MADELEINE  
Prenez-le quelques mois, ou même un an et je viendrai le reprendre, je vous jure que je viendrai le reprendre.

Jean reste silencieux.

JEAN  
Je peux pas...

MADELEINE  
Pourquoi ?

JEAN

Parce que j'ai... J'ai mon travail et je sais pas... Je sais pas faire ça.

MADELEINE

Mais si vous savez. Je vois dans vos yeux que vous savez.

JEAN

Il faut que j'y aille.

MADELEINE

Prenez-le. C'est la meilleure chose qui puisse lui arriver. (Elle le regarde. Il ne le fera pas.) Non ? Alors donnez l'argent. L'argent, que vous me proposiez, vite donnez-le-moi.

Jean lâche les billets qui tombent aux pieds de Madeleine Lessage et part comme un voleur.

## **65. SUPPRIMEE**

## **66. APPARTEMENT MARIE-LOUISE - INT / JOUR**

Jean entre dans l'appartement.

Seul, fatigué, il s'assoit sur une chaise. C'est comme si toutes ses forces l'avaient abandonné.

Soudain un homme s'approche. On ne le distingue pas bien. Il observe Jean un temps. Puis :

VOIX

Jean ?

Jean se retourne. Un instant. Il reconnaît alors Eugène, de retour parmi les siens.

EUGENE

Suis moi.

## **67. APPARTEMENT MARIE-LOUISE – INT / JOUR**

Dans la chambre d'Elisée, deux hommes, l'un de quarante ans, l'autre plus jeune, regardent Jean entrer dans la pièce. Le plus vieux, Hans, est barbu, tout en muscle. Il est imposant. L'autre, Adrian, est plus fin, une allure aristocratique. Les yeux de Jean s'alertent. Scrutent.

Judith, Biscuit et Clothilde sont assis sur un lit. Marie-Louise vient s'asseoir près d'eux. Elisée est dans le fond.

ELISEE

Jean, je te présente Hans et Adrian. Messieurs, voici Jean Albertini.

HANS

On peut compter sur lui ?

JEAN

Pour quoi faire ?

Adrien répond en Allemand. Hans traduit :

HANS

Attaquer un établissement financier. La moitié de vos députés y a des valeurs.

Adrian reparle en Allemand.

HANS

On coupe la tête économique avant le politique.

EUGENE

On va enfin réveiller Paris.

JEAN

Vous avez des armes ?

Hans remonte sa chemise. Deux pistolets à la ceinture.

ELISEE

Alors t'en es ?

BISCUIT

On s'en fout. On fonce et c'est tout.

JEAN

(il sourit) Bien sûr j'en suis...

**68. APPARTEMENT MARIE-LOUISE, CHAMBRE JEAN – INT / NUIT**

Jean et Judith fond l'amour au cœur de la nuit.

.../...

Jean est au lit avec Judith. Il se lève, s'assoit sur le bord du matelas et allume une cigarette. Froid.

Judith le regarde, inquiète. Elle lui demande de façon très droite :

JUDITH

Tu m'aimes ?

Il ne répond pas. Un temps. Elle se lève à son tour et prend une cigarette.

JUDITH

(dure) Bien sûr que tu m'aimes sinon moi je ne t'aimerais pas.

Il est triste et épuisé. Elle sonde son regard. Il le détourne.

.../...

Jean a attendu que Judith soit endormie. Il fait froid et elle est ensevelie sous les couvertures.

Il s'habille sans faire de bruit s'interrompant à chaque mouvement de Judith. Un dernier regard vers elle.

.../...

Jean quitte l'appartement transi de froid. Il referme sans bruit la porte d'entrée.

## **69. PREFECTURE DE POLICE INT / MATIN**

Jean avance au pas de course dans un couloir de la préfecture. Il monte un escalier, puis prend un autre couloir et entre dans un bureau. Celui de Gaspard.

Gaspard est là, en présence d'un autre homme, la cinquantaine, en pleine discussion.

Quand il voit Jean, Gaspard interrompt la conversation. L'homme regarde Jean qui n'est pas dans son état normal :

JEAN

Les Autrichiens sont là. Eugène Lévèque est revenu avec eux. Ils veulent attaquer une banque. Avec nous. Si vous les arrêtez maintenant vous pouvez les en empêcher.

Jean est aux cent coups.

JEAN

J'organise un nouveau rendez-vous à l'appartement et vous arrêtez tout le monde.

Gaspard prend du temps, il allume un cigare.

GASPARD

On va pas faire comme vous dites...

Jean tombe des nues.

JEAN

Ah bon ? Et on va faire quoi ?

GASPARD

Vous allez faire le coup avec eux. Et on les arrêtera après.

JEAN

Vous êtes complètement fou ! Ca risque d'être un massacre et je veux pas avoir du sang sur les mains.

GASPARD

Mais vous avez déjà du sang sur les mains. Venez je vais vous montrer quelque chose.

Gaspard le prend par le col.

GASPARD  
Allez, venez !

Ils sortent du bureau.

.../...

Ils traversent un couloir, puis passent devant une première porte, une deuxième porte, enfin une troisième porte qu'il ouvre.

Une petite pièce quasiment plongée dans le noir. Un homme sur une chaise : c'est Albert, le visage noir tellement il a reçu de coups.

Jean est stupéfait.

JEAN  
Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

Il regarde Albert qui peut à peine ouvrir les yeux.

GASPARD  
Il est là depuis cinq jours. Votre adresse était la bonne Jean. Merci. Il a du mal à parler parce qu'on l'a un peu bousculé. Voyez ce que vous faites. C'est ça votre travail.

Jean a les jambes chancelantes. Il sort dans le couloir, pour respirer. Gaspard le rejoint :

JEAN  
J'arrête ! Espère d'ordure...

Gaspard le plaque contre un mur :

GASPARD  
Vous pouvez pas arrêter, c'est trop tard. Si vous arrêtez, vous serez plus rien. Plus flic, plus anarchiste, plus rien du tout. Je vous ferai déporter sur l'île au Diable et vous crèverez là-bas. Ou bien je le relâcherai pour qu'il dise à vos amis que vous êtes brigadier et c'est eux qui s'occuperont

de vous. C'est ça que vous voulez ? Hein ? C'est ça ?  
Réfléchissez bien.

Gaspard remet ses vêtements en place, son col sale, ses boutons, avec des gestes affectueux.

GASPARD  
Allez.

Un temps sur le visage de Jean.

## **70. APPARTEMENT MARIE-LOUISE, ENTRETIEN – INT / JOUR**

Jean est assis sur le fauteuil de la première séquence. Ses mains s'accrochent aux accoudoirs. Tendus. En face de lui Marie-Louise :

MARIE-LOUISE  
Tu peux me dire pourquoi tu nous as rejoints ?

JEAN  
Je sais pas... Peut-être pour donner un sens à ma vie...

MARIE-LOUISE  
Et t'as jamais peur ?

JEAN  
Peur de quoi ?

MARIE-LOUISE  
De ce qu'on fait...

JEAN  
J'avais plus peur avant quand je ne faisais rien que maintenant.

MARIE-LOUISE  
T'es pour l'action violente ?

Un temps.

JEAN  
(un temps) Parfois il faut répondre aux armes par les larmes.  
(il se reprend) par les armes.

MARIE LOUISE

Non c'est beau, mais ce serait plutôt le contraire, répondre aux larmes par les armes, non ?

Un temps sur le visage de Jean. Il sourit.

MARIE LOUISE

Jean t'es un gagnant et nous on est en train de perdre. Alors qu'est-ce que tu fais avec les perdants ?

JEAN

Moi ? Moi je suis rien du tout... Et si vous perdez, je veux perdre avec vous.

... / ...

Marie-Louise prend l'appareil photo dans ses mains et regarde Jean dans le viseur.

## **71. ETABLISSEMENT FINANCIER - ESCALIER - INT / JOUR**

Marie-Louise, Judith et Clothilde habillées en bonnes montent l'escalier en marbre de l'établissement financier. Elisée, Eugène, Biscuit, Jean et les Autrichiens sont derrière elles, à quelques mètres.

Les filles s'arrêtent devant une énorme porte en verre. Une plaque noire avec écrit en lettres d'or "ETABLISSEMENT FINANCIER DE BÂLE – SERVICE INTERNATIONAL".

Elles sonnent. Un homme qui les observe à travers un judas leur répond à travers la porte.

VOIX HOMME

Qu'est-ce que vous voulez ?

MARIE-LOUISE

La direction nous a demandé de venir pour faire un coup de ménage.

Plus bas dans l'escalier, les garçons couvrent leur visage avec des foulards. Les Autrichiens distribuent des Brownings. Jean est blême.

MARIE-LOUISE

Si vous voulez pas qu'on rentre, nous on repart mais faudra en parler à la direction alors.

L'homme derrière le judas ouvre la porte. Il y a plusieurs verrous, cela prend un certain temps. Enfin la porte s'ouvre...

## **72. ETABLISSEMENT FINANCIER - INT / JOUR**

... Et soudain les anarchistes débarquent et s'engouffrent dans l'établissement financier.

Eugène saisit le vigile violemment par le col et l'emmène dans la première salle. Les autres anarchistes entrent avec lui.

Des clients et des banquiers devant des petits comptoirs. Jean se précipite sur l'un des banquiers, le tient en joue et lui demande l'argent détenu dans des petits coffres derrière lui.

Elisée fait de même avec un autre banquier. Les clients sont terrifiés.

Les Autrichiens et Biscuit entrent dans une nouvelle pièce encore plus belle. Le directeur est au fond de cette pièce, gardant le coffre principal.

Resté dans la première pièce Jean observe les Autrichiens à l'aide d'un grand miroir qui reflète l'action.

On y voit les Autrichiens qui font ouvrir le grand coffre par le directeur, un pistolet sur la tempe.

Un coup de feu. Jean, Elisée sursautent. Sur le palier les filles aussi sursautent.

Les Autrichiens, Elisée, Eugène, Biscuit ressortent de la banque en courant. Jean est le dernier.

Un type sort du fond de la banque. Il pointe une arme vers Jean qui sans réfléchir lui donne une énorme droite au visage. L'homme tombe. Son revolver glisse. Jean quitte la pièce.

### **73. ETABLISSEMENT FINANCIER - ESCALIER - INT / JOUR**

Les filles et les garçons descendent en courant. Jean se retourne et voit arriver Biscuit, qui se tient le ventre. Du sang entre ses doigts.

JEAN

Attendez, c'est Biscuit.

Les autres s'arrêtent. Clothilde se retourne. Jean voit les Autrichiens disparaître avec le sac de thunes.

Jean saisit Biscuit par le bras et l'entraîne à l'extérieur.

### **74A. RUE- EXT / JOUR**

Les anarchistes trainent le corps de Biscuit dans la rue, puis ils entrent dans un immeuble.

### **74B. IMMEUBLE - COUR- EXT / JOUR**

A l'abri, au fond de la cour, les anarchistes entourent Biscuit, au sol, qui respire fort et tente vainement de boucher sa plaie avec la paume de ses mains

JEAN

C'est bon Biscuit, calme toi, c'est rien, c'est rien.

Déjà Clothilde pleure, suivie de Marie-Louise qui ne peut retenir ses larmes. Biscuit les regarde et sourit.

BISCUIT

Arrêtez de pleurer les mauviettes.

Jean enlève délicatement la main de Biscuit pour voir l'état de la blessure : un gros trou d'un centimètre et du sang qui coule comme d'un robinet.

BISCUIT

C'est troué hein ? C'est troué ? Je suis troué hein ? Putain ils m'ont troué le cul...

Du sang dans la bouche. Eugène, Judith et Elisée serrent les dents.

BISCUIT

Vous me laissez là, vous pouvez pas me ramener, alors vous allez me laisser là.

JUDITH

Mais non, on va pas te laisser là.

BISCUIT

Je voudrais vous demander une chose... Je sais qu'on est contre le clergé. Et moi-même j'emmerde les curés (il se marre) mais je sais que Clothilde elle, elle croit au mariage. Vous lui en voudrez pas, mais elle croit au mariage alors je voudrais que vous me mariez avec elle. Voilà ce que je voudrais.

Un silence parmi les compagnons.

ELISEE

Quelqu'un sait comment on fait ?

JEAN

... Moi je sais...

Judith regarde Jean. Il se redresse un peu, s'approche de Biscuit qui respire de plus en plus vite, le souffle court. Son pantalon est trempé de sang.

JEAN

Biscuit...

BISCUIT

Marcel, je m'appelle Marcel Deloche.

JEAN

Marcel... Marcel Deloche veux-tu prendre Clothilde pour épouse, et vivre avec elle selon la loi de Dieu, dans le saint état du mariage ?

BISCUIT

(le coupant) Oui... Oui...

Tous les anarchistes sont bouleversés. Elisée n'est plus que l'ombre de lui-même.

JEAN  
Et toi Clothilde...

CLOTHILDE  
... Lapiower

JEAN  
Clothilde Lapiower, consens-tu à prendre cet homme pour époux légitime, à vivre avec lui selon la loi de Dieu, dans le saint état du mariage ? L'aimeras-tu, le consoleras-tu, l'honoreras-tu, le garderas-tu, dans la maladie comme dans la santé, et, renonçant à toute autre union, lui resteras-tu fidèle jusqu'à la mort ?

CLOTHILDE  
Oui...

Judith ne quitte pas Jean des yeux.

JEAN  
Donnez moi un anneau.

Marie-Louise enlève un anneau qu'elle a au doigt et le donne à Clothilde. Elisée enlève un anneau et le donne à Biscuit.

Clothilde tente de mettre l'anneau au doigt de Biscuit mais ils sont trop gros. Elle le lui met dans la paume quand il ferme les yeux. Toujours le sourire aux lèvres.

JEAN  
Biscuit ?

Il ne bouge plus. Il est mort. Un silence glacial. Clothilde ferme la main de Biscuit sur l'anneau et la place sur son cœur.

EUGENE  
Il faut y aller maintenant.

Elisée la prend par le bras. Il est temps de partir. Mais elle se débat. Alors Eugène la prend de force.

CLOTHILDE  
Non, vous pouvez pas faire ça !

Elle hurle de rage. Elisée la prend et l'entraîne dans la rue. Ils sortent de l'immeuble laissant le pauvre Biscuit sur les marches, comme endormi.

### **75 A. APPARTEMENT MARIE-LOUISE - CHAMBRE JEAN - INT / NUIT**

Jean est assis par terre, près de son lit et il pleure.

Il répète en boucle « NON, NON, NON, NON, NON »

### **75 B. APPARTEMENT MARIE-LOUISE – SALON - INT / NUIT**

Dans le salon, Marie-Louise console Clothilde en la prenant dans ses bras. Elle ne pleure pas. Elle est comme vide.

### **76. APPARTEMENT MARIE-LOUISE - SALON - INT / NUIT**

Judith, Jean, Elisée et Eugène sont dans le salon. Silencieux.

EUGENE

Ils reviendront pas ces ordures, je vais aller chercher notre argent.

JEAN

Non tu vas pas y aller. Vous vous êtes fait avoir.

EUGENE

Qu'est-ce que t'as dit ?

JEAN

Les Autrichiens ont profité de votre naïveté.

EUGENE

« De votre naïveté » ? Et toi ? T'en étais pas ? Toi, ils ont pas profité de ta naïveté à toi peut-être ?

JEAN

A cause de ça Biscuit est mort.

EUGENE  
Parle pas de Biscuit.

Eugène saute sur Jean et lui fout sur la gueule. Son nez saigne immédiatement.

ELISEE  
Lâche-le Eugène ! Lâche-le !

Eugène recule de quelques pas. Jean par terre se relève difficilement. Il se tient le nez un moment et puis sans crier gare il saute à son tour sur Eugène. Les deux hommes se foutent sur la gueule.

Judith les regarde, catastrophée. Elisée les sépare. Un temps.

JEAN  
Il faut se tirer maintenant. Il faut partir immédiatement.

Jean regarde Elisée puis Judith, longuement.

## **77. CAMPAGNE – EXT / JOUR**

La lumière du soleil d’hiver qui traverse les branchages dénudés. Du temps a passé. Le printemps est proche. Un chemin. Des oiseaux. Une rivière. Un lapin qui court à travers champ. Des chevaux au loin.

VOIX JEAN  
Cela fait trois ou quatre semaines que nous sommes ici. Nous ne mangeons qu’un repas par jour. J’écris tous les jours sur de vieux journaux car je n’ai plus de papier. Des pensées et des poèmes. Je repense à une phrase de Victor Hugo sortie du plus profond de ma mémoire, qui disait : « Je ne suis pas venu pour la gloire, je suis venu pour le danger.

## **78. CAMPAGNE – EXT / JOUR**

Jean et Judith s’embrassent au cœur d’une forêt, cachés par de grands arbres inquiétants.

## **79. CAMPAGNE – EXT / JOUR**

Les deux amants sont maintenant assis par terre. Débrailés et proches. Derrière eux, un étang.

Judith dévoile une de ses jambes sous son jupon. Elle a une cicatrice sur le tibia.

JUDITH

Ça c'est à cause de mon frère qui n'arrêtait pas de chercher la bagarre. Je l'ai dans la peau maintenant.

Elle lui montre une autre cicatrice, près de la tempe.

JUDITH

Ça c'est une dispute avec Elisée. On était saouls. C'est le soir où il m'a dit qu'il m'aimait.

Elle lui montre encore une blessure. Sur son sein.

JUDITH

Ça c'est un amant qui m'a brûlée avec sa cigarette. Je l'avais encouragé. Je voulais tenter l'expérience. Je recommencerai pas, je peux te le dire.

Jean lui montre à son tour une cicatrice sur son torse.

JEAN

Une dispute à l'orphelinat. Le type a sorti un couteau. Je m'en souviendrai toute ma vie.

Il lui montre maintenant son épaule. Il y a une cicatrice aussi.

JEAN

Et ça, c'est quand j'étais petit. Mais j'ai aucun souvenir, j'ai jamais réussi à savoir comment j'avais eu ça.

Un temps. Ils se regardent silencieusement.

JUDITH

La nuit tu parles. J'écoute, je te pose des questions. Tu réponds, mais je comprends rien. Je recommence mais tu dis plus rien...

JEAN  
On va partir ensemble.

JUDITH  
Où ça ?

JEAN  
A Buffalo, chez tes amis. On prend le premier train pour la Rochelle. Il y a des bateaux pour New York tous les mois. J'ai de l'argent de côté. Je pourrai payer la traversée.

JUDITH  
On partira. Mais pas tout de suite. Pas tout de suite.

Elle se lève et remet sa robe.

JUDITH  
Allez viens.

## **80. MAISON - INT / JOUR**

Jean et Judith entrent dans la cuisine et voient Elisée, Eugène, autour d'une table à manger. Debout, Marie-Louise regarde la scène à distance.

Elle paraît affolée. Jean et Judith s'approchent : une valise marron est ouverte au centre de la table. Jean regarde. Des bouts de fer, un mécanisme, des cartouches de nitroglycérine : c'est une bombe.

Il est estomaqué. Il regarde Judith. Elle ne dit rien.

JEAN  
Qu'est-ce que vous faites ?!

EUGENE  
On va faire sauter l'appartement du procureur Lacambre.

Jean les regarde tous :

JEAN  
Vous pouvez pas mettre une bombe uniquement parce que vous êtes tristes, putain !

ELISEE

Si on peut. Bien sûr qu'on peut.

MARIE-LOUISE

Les vols je comprenais, mais une bombe ? Une bombe non. On est pas des tueurs. (elle se tourne vers son amie) Judith fais pas ça. S'il te plait. S'il vous plaît... Faîtes pas ça. Jean dis leur !

Jean les regarde tous de nouveau, atone. Puis son regard va vers Judith qui ne bouge pas. Alors il sort de la cuisine.

### **81. CAMPAGNE – EXT / JOUR**

Judith rattrape Jean. Il est hors de lui mais tente de se contenir. De parler doucement.

JEAN

Tu savais ?

Elle ne répond pas.

JEAN

Dis moi. Tu savais ?

JUDITH

Oui.

JEAN

Et ça te va ?

JUDITH

Oui ça me va. Biscuit est mort, on a plus rien à perdre maintenant.

JEAN

Mais si on fait ça on va mourir, tout simplement.

JUDITH

J'ai pas peur de mourir.

JEAN

Tu mens, bien sur que t'as peur. T'as vingt deux ans. Pourquoi tu mourrais maintenant espèce d'idiote ?! Il faut qu'on parte, maintenant... Que tu partes avec moi.

JUDITH

J'ai commencé avec eux et que je finirai avec eux. C'est aussi simple que ça.

JEAN

Et avec moi, t'as rien commencé ?

JUDITH

Rien qui puisse me décider à fuir comme une lâche. On n'a des responsabilités alors on les prend.

JEAN

Mais c'est différent maintenant.

JUDITH

Pourquoi ?

JEAN

... Parce que je suis amoureux de toi... Voilà pourquoi.

Elle rit en le regardant. Il est humilié.

JEAN

Tu te trompes on met pas une bombe dans un pays libre.

Jean n'arrive pas à répondre.

JUDITH

Si t'es pas d'accord avec nous, pars... Là aussi t'es libre... Pars Jean si tout va bien pour toi.

Elle retourne vers la maison. Il la regarde disparaître.

## **82. CAMPAGNE - EXT / MATIN**

Des chevaux sont nourris par un jeune adolescent au regard intelligent.

Jean passe au-dessus d'une barrière en bois et marche rapidement entre les chevaux. Les bêtes sont gracieuses et inquiétantes.

Jean siffle le jeune homme qui se retourne :

JEAN

Viens me voir... Oui oui toi, viens, viens...

Le garçon aux cheveux crépus et aux yeux noirs s'approche.

JEAN

Tu vas faire une commission pour moi. C'est très important.

Jean sort de ses poches de l'argent qu'il met d'autorité dans sa main.

JEAN

Va au premier poste télégraphique et demande à l'opérateur qu'il écrive ce message à cette adresse.

Il lui donne une feuille de papier. L'adolescent y jette un rapide coup d'œil, mais ne sait sûrement pas lire, puis voit les billets dans sa main gauche.

JEAN

T'as compris ?

Le garçon acquiesce. Regarde une nouvelle fois l'argent dans ses mains. Puis il plie la feuille et la met dans sa poche intérieure.

JEAN

Si tu vas très vite je te donnerai des billets en plus.

Le garçon pose son seau et commence à courir à travers champ. Il court aussi vite qu'il le peut.

### **83 – CAMPAGNE EXT. JOUR**

Les anarchistes sont en cercle, dans le champ derrière la maison. Fébriles. Les corps sont tendus. Les mines graves :

ELISEE

Qui en est ?

EUGENE  
Moi...

Un temps.

JUDITH  
Moi...

Un long silence.

ELISEE  
Marie-Louise ?

Marie-Louise n'arrive pas à parler. Elle a des rivières de larmes qui coulent sur ses joues.

MARIE-LOUISE  
Judith, fais pas ça. S'il te plait. S'il vous plaît...

Mais Judith détourne son regard.

ELISEE  
Et toi Jean ?

Encore un temps. Son regard croise celui de Judith bouleversée par les larmes de Marie-Louise.

JEAN  
J'en suis.

#### **84. OMNIBUS - INT / JOUR**

Elisée, Eugène, Judith et Jean sont dans un omnibus. Ils ne parlent pas. La lumière dehors est blanche comme la mort. Sous les jambes de Jean, une valise avec la bombe. Eugène est à l'avant du véhicule.

Assise au fond, Judith n'arrête pas de regarder Jean. Elisée quitte sa place et vient près de Jean. Personne ne peut les entendre :

ELISEE  
Une fois que ce sera fait, on se sépare et peut-être qu'on se reverra jamais.

JEAN  
Je sais.

ELISEE  
Si jamais ça tournait mal, je dis pas que ça va arriver, mais si jamais ça tournait mal pour moi, je veux que tu t'occupes de Judith. C'est une fille forte mais elle ne peut pas être seule et avec toi elle sera bien, je le sais.

JEAN  
Tu devrais pas me faire autant confiance.

ELISEE  
(il rit) Si, bien sûr que si. C'est une décision que j'ai prise il y a longtemps de te faire confiance.

JEAN  
On peut encore tout arrêter. On descend, on jette la valise dans la flotte et c'est fini.

Un passager passe devant eux. Silence. Jean attend. Elisée reprend :

ELISEE  
Non, on le fait. Ça va être beau. Je t'assure que ça va être beau. Il n'y a rien d'autre à faire.

Il prend la main de Jean. Moment étrange.

EUGENE  
(au chauffeur) On s'arrête là !

## **85. RUE PARIS – EXT / JOUR**

Les quatre jeunes gens se dirigent vers un immeuble cossu du quinzième arrondissement.

Jean tient fermement la valise contenant la bombe. Judith n'ose pas le regarder dans les yeux. La tension est à son maximum.

Ils sont à une dizaine de mètres d'un immeuble haussmannien en pierres de taille, dans une rue à l'écart des grands axes. Jean observe les alentours. Les balcons, les fenêtres, au bout de la rue, mais il ne voit rien d'anormal.

Les jeunes gens s'apprêtent à entrer dans l'immeuble, quand soudain Jean arrête Judith :

JEAN

Toi, tu vas surveiller le coin de la rue.

JUDITH

Non, je veux venir avec vous.

JEAN

Non. Tu surveilles le croisement. Si jamais quelqu'un arrive tu siffles pour nous prévenir.

JUDITH

Mais vous pouvez pas me laisser là. Je veux venir et c'est tout.

JEAN

Tais toi ! Tu restes là !!

Judith se tourne vers Elisée pour avoir son soutien. Elisée regarde Jean, puis Judith.

ELISEE

Il a raison. Tu vas nous encombrer.

Jean la cloue du regard. Elle n'ose plus rien dire.

## **86. IMMEUBLE PROCUREUR LACAMBRE - INT / JOUR**

Eugène, Elisée et Jean montent l'escalier. Toujours cette valise à la main.

Premier, deuxième, troisième étage. Enfin ils sont devant la porte imposante de l'appartement du procureur Lacambre.

ELISEE

C'est là. Cette porte, à droite.

Jean pose la valise. L'ouvre doucement et en sort la bombe. Il la place devant la porte désignée par Elisée.

JEAN  
J'allume la mèche et on se tire.

ELISEE  
Attends !

JEAN  
Quoi ?

Elisée sort de ses poches deux armes à feu. Il en tend une à Jean.

ELISEE  
Tu vas le tuer. La bombe ça sera la cerise sur le gâteau.

Jean est stupéfait. Il n'a pas le temps de répondre parce qu'Elisée a déjà frappé à la porte. Des bruits de pas qui viennent vers eux. Jean est blême :

JEAN  
Et... Et si c'est la bonne ?

ELISEE  
On s'en fout ! Tu tires même si c'est sa gosse.

Les pas se rapprochent inexorablement. Jean tremble des pieds à la tête. Il arme le Browning. Soudain la porte s'ouvre...

... et des policiers se précipitent vers eux, armes au poing, prêt à tirer.

POLICIERS  
LACHEZ VOS ARMES !

Jean lâche son arme immédiatement. Eugène aussi. Pas Elisée.

POLICIERS  
TOI AUSSI, LACHE TON ARME !!!

Jean regarde Elisée qui ne s'exécute toujours pas. Au contraire, il commence à lever son bras. Les flics vont pour tirer.

ELISEE  
Vive l'anarchie !

Elisée retourne alors l'arme sur son cœur et tire. Son corps s'affaisse. Comme une tour qui s'écroule sur elle-même. Jean reste sans voix. Un temps. Comme suspendu.

Puis, les flics se précipitent vers Eugène et Jean.

Tout est maintenant au ralenti. Jean n'entend plus les voix. Il a le corps d'Elisée, là, sous les yeux.

### **87. IMMEUBLE PROCUREUR LACAMBRE - EXT / JOUR**

Gaspard passe les menottes à Eugène mais pas à Jean. Le constatant, Eugène comprend. Les flics se mettent à plusieurs pour contenir la rage du garçon, l'obligeant à descendre les escaliers. Ses hurlements continuent.

Mené par la dizaine de policiers, Eugène sort de l'immeuble. Des passants se sont amassés. Il est conduit vers un fourgon. Judith est là. Elle voit Eugène poussé violemment par les policiers.

Puis un corps, celui d'Elisée, porté par deux flics. Les bras du garçon pendent. Du sang coule encore. Judith manque défaillir. Mais elle se contient.

Jean découvre les badauds autour du fourgon, puis reconnaît parmi eux le visage dévasté de Judith.

Le temps s'arrête. Ils se regardent sans un mot.

Elle pleure, serre les dents, voudrait foncer sur lui. Mais elle ne fait rien et, mobilisant toutes ses forces, quitte la petite foule.

### **88. RUE - EXT / JOUR**

Judith marche vite dans une rue claire. Elle pleure de rage, puis se mord le poing jusqu'au sang, pour ne pas crier.

## **89. PREFECTURE DE POLICE – INT / JOUR**

Une pièce aveugle de la préfecture de police. Un homme que nous ne connaissons pas, habillé en civil, est assis sur une chaise, derrière une table. Jean est assis en face de lui. Gaspard est debout dans un coin.

L'HOMME

Votre mission a commencé le 3 Septembre 1899, c'est exact ?

JEAN

Qu'est-ce que je fais là ?

L'HOMME

Vous avez commencé le 3 Septembre 1899 ?

JEAN

C'est marqué sur votre papier, non ?

L'HOMME

Vous êtes entré dans le groupe dit « les anarchistes » et vous avez participé à plusieurs actions illégales ?

JEAN

Sur ordre de la République.

L'HOMME

C'est ce que nous essayons de déterminer... Vous dites dans vos rapports que l'argent des vols était destiné à la propagande anarchiste. N'avez-vous jamais gardé des fonds pour vous ?

JEAN

Jamais.

L'HOMME

Pourtant nous avons trouvé quelques centaines de francs dans votre chambre d'hôtel à Ménilmontant.

JEAN

Vous devez parler de mes salaires. (Désignant Gaspard)  
Mais demandez lui, c'est lui qui me les donnait.

L'HOMME

Quels étaient vos rapports avec Elisée Mayer ? Diriez-vous que vous étiez amis ?

JEAN

Non... (un temps long) Mais j'ai fait en sorte qu'il le croit.

L'HOMME

Et les femmes ?

JEAN

Les femmes étaient très éloignées des actions.

L'HOMME

D'après certains informateurs elles étaient là durant les vols.

JEAN

Pas à ma connaissance...

L'HOMME

La dénommée Judith Lorillard apparaît dans vos premiers rapports et disparaît par la suite.

JEAN

Ce n'était pas un élément intéressant.

L'HOMME

Etes-vous tombé amoureux d'elle ?

JEAN

Qu'est-ce que vous racontez ?

L'HOMME

Nous vous soupçonnons d'avoir menti à plusieurs reprises à vos supérieurs pour la protéger et maintenant qu'elle a disparu, elle représente une menace pour la sécurité de l'État.

JEAN

Elle n'est pas une menace.

L'HOMME

Pourquoi ne donniez vous plus signe de vie ces dernières semaines ?

JEAN

C'était trop dangereux.

L'HOMME

Vous aviez ordre de rester en relation avec nous.

Jean ne répond rien.

L'HOMME

Êtes-vous anarchiste monsieur Albertini ?

Silence.

L'HOMME

Répondez moi. Êtes-vous anarchiste Jean ?

JEAN

(comme désolé) Non.

Un plan sur son visage fatigué.

## **90. APPARTEMENT MARIE-LOUISE – INT / JOUR**

Judith apparaît sur une chaise, dans la salle des entretiens Marie-Louise.

JUDITH

Jean, ça fait trois jours que je suis dans le bateau. Assise dans un coin, en fond de cale, avec devant moi toute la misère du monde. Je pense à toi. Et je te hais. C'est sans aucune illusion que je foulerai le sol américain...

Des images filmées de Ellis Island, un bateau qui entre au port, des migrants qui en sortent.

JUDITH

Le seul point de lumière dans cette obscurité, c'est qu'Elisée n'ait pas su. Ou qu'il n'ait pas voulu savoir. Il t'aimait. Comme je t'aimais. Même si tu penses m'avoir sauvée, tu

vas souffrir. Toute ta vie. Et je m'en réjouis. Sincèrement. Je m'en réjouis. Vive la révolution sociale ! Vive l'anarchie !

Enfin elle disparaît du cadre, comme un fantôme.

## **91. QUAI DE SEINE - EXT / NUIT**

Un noir.

Des explosions.

En reflet sur la Seine, des feux d'artifice.

Puis des mains qui boutonnent un petit manteau chaud.

On remonte sur un visage, celui de Jean. Il a un peu de barbe, ses traits sont plus durs

A côté de lui un petit garçon dans des habits chauds. On reconnaît Alexandre, le fils de Madeleine Lessage. Jean lui noue son écharpe bleue autour du cou

Une nouvelle explosion dans le ciel. Une lumière rouge vient éclairer leurs visages. Puis une deuxième, une troisième explosion.

De la foule autour d'eux. Ils sont sur la Seine. On entend des « Bonne année » Des gens se prennent dans les bras. S'embrassent. Un homme seul boit à la bouteille. Un soldat en permission embrasse sa fiancée. Un couple de vieux très pauvres ne dit rien. Les yeux vagues.

Alexandre prend la main de Jean. Les yeux de Jean se posent alors sur le petit garçon. Il observe ce petit homme qui admire les lumières dans le ciel comme pour la première fois, dans l'ignorance des malheurs du siècle qui débute.

Des larmes coulent alors sur les joues de Jean. Il les sèche.